

FEMMES PLURIELLES

n°54
Trimestriel
Juin 2016

bpost
business
PB-PP / B-12241
BELGIË/NL - BELGIQUE
BXL X P N°405 257

Publication des
Femmes Prévoyantes
Socialistes



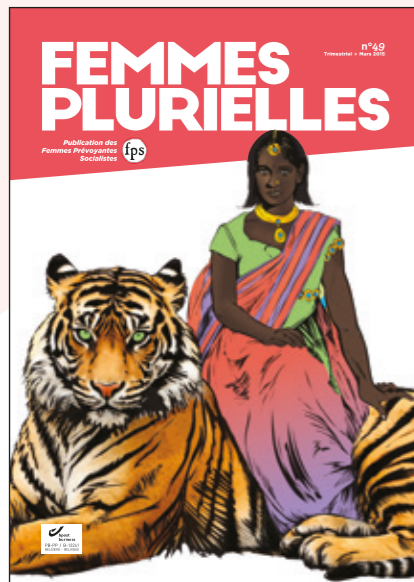
DOSSIER
FEMMES
ET GUERRE,
FEMMES
EN LUTTE.



Nous sommes quelques-unes,
et de plus en plus nombreuses,
à contribuer à la réalisation de
ce magazine. Y sont répertoriés :
nos questionnements, nos positions
féministes, nos coups de poings,
nos envies de changement, nos luttes,
nos chutes et nos victoires.

LE FEMMES PLURIELLES

Vous souhaitez le recevoir
gratuitement chez vous ?



Rien n'est plus simple ! Faites-en la demande : par mail : femmes.plurielles@solidaris.be ou par tel : 02 / 515.04.01

Des remarques ?

Des suggestions ?

Des coups de gueule ou

Des mots d'amour ?

Écrivez-nous sur :

femmes.plurielles@solidaris.be

ou envoyez-nous tout ça

à l'adresse suivante :

Femmes Prévoyantes Socialistes

(Femmes Plurielles),

1-2 place Saint Jean

1000 Bruxelles

SOMMAIRE

4 > 17
FEMMES ET GUERRE,
FEMMES EN LUTTE
18
L'EMPLOI, UN CHOIX?
EXPOSITION PHOTOS
19
RETOUR SUR LA JOURNÉE
DE LA MILITANCE
20 > 22
CLINIQUE SOLIDAIRE EN GRÈCE
23
BANDE-DESSINÉE : FATHERLAND

24
LIVRE
25
L'IMAGE DES FEMMES
ENTRE MYTHE
ET RÉALITÉ
26 > 27
ITW ALICE ON THE ROOF
28 > 30
ITW BALOJI
31
AGENDA



© The Syrian Spillover - Full Tunes production & First Campaign

Vous souhaitez recevoir ce magazine
gratuitement chez vous ?
Faites-en la demande :
Tél. : 02 / 515 04 01 - Fax 02 511 49 96 -
femmes.plurielles@solidaris.be

Des remarques, des suggestions ?
Écrivez-nous sur
femmes.plurielles@solidaris.be
Les FPS près de chez vous sur
www.femmesprevoyantes.be

Présidente des FPS : Sonia Lhoest
Coordination générale : Joëlle Sambi Nzeba
Équipe de rédaction : Stéphanie Jassogne, Marie-Anaïs Simon
Administration : Isabelle Colback
Concept et mise en page : Mathieu Van Assche
Couverture : Expo '14-18, les femmes dans la grande guerre'

Editrice responsable : Carmen Castellano, FPS Secrétaire Générale, 1/2 Place Saint-Jean, 1000 Bruxelles

LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

UNE GUERRE ÉMANCIPATRICE POUR LES FEMMES ?

La guerre 1914-1918 provoque un choc immense qui bouleverse profondément la vie des femmes et des hommes : elle sépare les familles, désorganise le monde du travail, envoie les hommes au front, propulse les femmes dans des fonctions traditionnellement masculines, ou au contraire, dans les régions occupées, renvoie les hommes et les femmes au foyer. Ces bouleversements brouillent les codes sexués.

DOSSIER

FEMMES ET GUERRE, FEMMES EN LUTTE.

L'EFFORT DE GUERRE AU FÉMININ

On affirme souvent que la guerre aurait été émancipatrice pour les femmes. Elles auraient profité de leur incursion dans des domaines réputés masculins pour obtenir de nouveaux droits. Dans les pays où la mobilisation des hommes est massive, comme l'Allemagne et la France (aux alentours de 85% des hommes en âge de servir), les femmes remplacent les hommes partis à la guerre, dans l'agriculture surtout, mais aussi dans le commerce, les sociétés de transport, les administrations. Elles sont aussi rapidement requises pour l'industrie de guerre, s'activent dans les hôpitaux qui soignent les millions de malades et de blessés et s'investissent dans les très nombreuses œuvres de charité qui soutiennent les populations précarisées. Les femmes goûtent dès lors à de nouvelles responsabilités familiales, professionnelles ou caritatives. Les travailleuses qui investissent des fonctions jugées viriles, telles les

munitionnettes, suscitent la crainte de la masculinisation des femmes, mais elles apparaissent encore aujourd'hui comme le symbole d'une nouvelle émancipation féminine. Dans les régions occupées par les Allemands (comme la majeure partie de la Belgique et le nord-est de la France), la situation est très différente. Après le traumatisme de l'invasion vient le temps de l'occupation qui signifie paralysie de l'économie, chômage généralisé pour les hommes

LES TRAVAILLEUSES QUI INVESTISSENT DES FONCTIONS JUGÉES VIRILES SUSCITENT LA CRAINTE DE LA MASCULINISATION DES FEMMES

et les femmes, misère et répression. La mobilisation des hommes est faible en Belgique comparée à d'autres pays (20% des hommes en âge de servir). Par conséquent, la majorité des hommes se retrouvent aussi cantonnés dans la vie civile et c'est ensemble qu'hommes et femmes doivent gérer les conditions extrêmes de l'occupation. Là aussi, les codes sexués sont brouillés, mais d'une autre façon : en Belgique, on craint la féminisation des hommes privés de travail...

UNE GUERRE ÉMANCIPATRICE ?

Ces bouleversements seraient-ils à l'origine d'une émancipation des femmes ? Cette thèse, largement accréditée dans l'historiographie occidentale, est à présent relativisée. Car la guerre exalte aussi des valeurs sexuées très conventionnelles et s'accompagne d'une propagande qui célèbre l'homme soldat et la femme épouse et mère. Dans aucun pays, la guerre n'est d'ailleurs favorable aux revendications féministes : la plupart des militantes actives avant-guerre suspendent leurs revendications pour s'inscrire dans l'élan patriotique.

En Belgique, dès août 1914, les féministes fondent l'Union Patriotique des Femmes Belges qui s'investit dans les œuvres d'assistance. La portée émancipatrice de la guerre est aussi remise en question au vu des faibles acquis féminins après le retour de la paix. Les incursions dans les domaines traditionnellement masculins sont en effet remises en cause dès lors que les hommes reviennent à la vie civile : les femmes sont invitées sans ménagement à rendre leur place aux hommes. La société semble avide d'oublier



une épreuve particulièrement douloureuse en revenant à des valeurs traditionnelles. Les gouvernements tentent de réimposer des normes de genre fondées sur l'homme-chef de famille et pourvoyeur de subsistance et sur la femme épouse et mère au foyer. Comme dans les pays, la Belgique accorde une priorité absolue à la réinsertion masculine. L'égalité politique pour les hommes est décrétée dès 1919², mais les femmes n'obtiennent que le suffrage communal. La reconstruction passe aussi par la repopulation. La guerre renforce largement l'emprise nataliste et la valorisation de la famille nombreuse qui se fait au détriment du travail des mères. La Belgique pénalise d'ailleurs en 1923 la publicité pour l'avortement et les moyens anticonceptionnels. Le travail des femmes est largement condamné. Seul un petit groupe de féministes – très minoritaires – réclame plus de droits politiques et civiques en se fondant sur le patriotisme féminin. La guerre n'aurait dès lors été qu'une parenthèse rapidement refermée? Cette interprétation ne permet pas de rendre compte de progrès dans l'existence des femmes après 1918. Les évolutions d'avant-guerre se poursuivent et les femmes sont de plus en plus

nombreuses à accéder à un enseignement de qualité et à des professions qualifiées. Une chose est claire, la vie des femmes après 1918 n'est plus la même que celle d'avant 1914. La guerre marque une rupture, suivie d'une période de transition où les relations de genre sont confrontées à des réajustements, entre traditions et idées nouvelles dans un mouvement de balancier qui ne revient jamais totalement à son point de départ.

POUR EN SAVOIR PLUS :

E. Gubin et H. de Smaele, Femmes et Hommes en guerre, 1914-1918, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 2015.

Femmes et hommes en guerre, 1914-1918 : dossier pédagogique à l'usage des enseignant-e-s, Bruxelles, AVG-Carhif, 2015 (téléchargeable gratuitement via www.avg-carhif.be).

¹ remplaçant dans les usines les hommes partis au combat, les femmes sont surnommées les munitionnettes car elles fabriquent souvent des armes et des munitions

² Le droit de vote est accordé à tout citoyen masculin de plus de 21 ans pour les élections organisées en 1919.

L'ÉQUIPE AVG-CARHIF

Le Centre d'Archives et de Recherches pour l'Histoire des Femmes (AVG-Carhif) rassemble, conserve et met à disposition

du public le patrimoine du mouvement féminin belge : archives d'associations et de personnes, documents audiovisuels, photos, affiches, revues, brochures ...

Vous voulez nous confier vos archives ? Une question en histoire des femmes ? N'hésitez pas à nous contacter via avg.carhif@amazone.be.



REGIONALE DE BRUXELLES

LES FEMMES DANS LA GRANDE GUERRE

Une exposition de photos pour rendre hommage aux femmes, héroïnes ou anonymes, qui se sont illustrées au cours de la Grande Guerre.

L'année 2014 correspondait au centenaire du début de la Grande Guerre, celle des Poilus, des tranchées, de grandes batailles. Les images de cette période perturbée sont généralement celles d'hommes : de soldats courageux, de généraux illustres ou encore de résistants. Notre société offre encore que trop peu de visibilité aux femmes. Dans ce contexte, les comités locaux FPS de Schaerbeek et Jette ont décidé de leur rendre hommage en les rendant visibles. Quel rôle ont-elles exercé durant ce conflit ? Qui étaient-elles, où étaient-elles et que faisaient-elles? Des

héroïnes aux anonymes, les recherches menées par les conceptrices de cette exposition nous font découvrir des femmes actives dans des domaines variés dans lesquels nous n'avons pas forcément l'habitude de les voir : les renseignements, l'industrie métallurgique, mais aussi bien sûr l'aide médicale. Des femmes qui ont été de véritables actrices de cette guerre. Cette exposition est le fruit de nombreuses heures de recherche. Si au départ les militantes FPS ont naturellement retrouvé les traces de femmes célèbres comme l'infirmière Édith Cavell, la grande résistante Gabrielle Petit ou encore Marie Curie, elles ont constaté avec enthousiasme à quel point des femmes de toutes conditions, dans tous les domaines de la vie sociale ont apporté une large contribution pour garder debout ce qui restait de la cité tyrannisée. Reines ou lavandières, cette exposition est un hommage ému à toutes ces femmes qui se sont battues pour la liberté. L'exposition, intitulée «1914-1918, les femmes



© Stéphanie Jassogne

dans la Grande Guerre» est déclinée en 24 panneaux mêlant photos, images d'époque, bibliographies et textes explicatifs.

Patricia Seront, FPS Bruxelles

L'expo vous intéresse ? Vous souhaitez la rendre visible auprès de votre public ? Réservez-la auprès de Patricia Seront, animatrice aux FPS de Bruxelles : 02/546 14 13- patricia.seront@fmsb.be



LES PALESTINIENNES EN LUTTE HIER ET AUJOURD'HUI

C'est en 1929 que se tient à Jérusalem la première conférence de femmes palestiniennes. Plus de 200 participantes y ont exprimé leur opposition à la politique du gouvernement britannique et du mouvement sioniste, avant de sortir manifester. Elles présentèrent au gouverneur britannique un document reprenant leurs revendications. Ainsi, bien avant leur participation directe dans la sphère politique, des femmes palestiniennes avaient pleinement conscience du rôle qu'elles avaient à jouer. Pendant les décennies qui suivent, les mouvements de femmes se structurent et se diversifient: de la fondation de l'Union générale des femmes palestiniennes à la création du Comité de travail des femmes, lors de la Journée internationale des droits des femmes, le 8 mars 1978. Mais c'est la première Intifada qui marque le tournant le plus important. Dès le 9 décembre 1987, des femmes de toutes couches sociales prennent part aux manifestations, préparant ou jetant des pierres, érigeant des barricades, s'interposant physiquement pour empêcher les soldats israéliens de procéder à des arrestations. Le 8 mars 1988, les organisations féminines publient leur premier programme détaillé. Elles incitent les femmes à participer à la confrontation physique avec l'occupant, à s'engager dans les comités populaires, dans les syndicats. Ce programme

demande aussi aux femmes de mettre en place une économie domestique locale, afin de promouvoir l'indépendance économique vis-à-vis de l'occupant israélien.

Cette partie du programme devient prédominante, une partie des femmes voient leur engagement cantonné à l'espace domestique. Dans la bande de Gaza ou certaines régions de Cisjordanie, l'environnement social s'attache à exiger des Palestiniennes modestie et réserve. À son arrivée, l'Autorité palestinienne, réactive les structures patriarcales, dans le but de contourner les organisations locales ayant émergé pendant l'Intifada. C'est un nouveau coup dur pour les femmes palestiniennes. Puis vient la deuxième Intifada.

Entre les Kalashnikov et les bombardiers, les femmes se sont retrouvées marginalisées. Blessés ou tués, les hommes et les adolescents sont les victimes les plus visibles de l'occupant israélien. Les traumatismes des femmes sont moins apparents, car plus psychologiques. Mais elles sont aussi victimes de mauvais traitements qui les ciblent directement : aux check-points, elles sont nombreuses à avoir dû accoucher sur le bord de la route, avec tous les risques que cela comporte pour la survie de l'enfant comme de la mère.

Entre une société qui a repris de vieux réflexes patriarcaux et une puissance

occupante qui détruit toujours plus profondément le tissu social, leur rôle dans la lutte s'est contracté. Il n'en reste pas moins crucial: maintenir la cohésion familiale, quand le père est mort ou emprisonné, qu'un fils adolescent est harcelé par l'armée israélienne, ... C'est la femme qui, en dernier ressort, empêche l'éclatement du noyau familial et, par conséquent, contribue à la survie et à la permanence du fait palestinien, de la société palestinienne en Cisjordanie et dans la bande de Gaza.

Julien Masri

Association belgo-palestinienne – Wallonie/Bruxelles asbl

L'ABP est une asbl belge fondée en 1975 afin de défendre et promouvoir les droits inaliénables du peuple palestinien à son territoire et à son État, droits expressément reconnus par l'Organisation des Nations Unies. L'ABP se réclame du principe de pluralisme; elle est ouverte à toute personne physique ou morale, à l'exclusion de celles qui professent une idéologie raciste ou antisémite.

Le mouvement des Femmes Prévoyantes Socialistes soutient l'ABP.

www.association-belgo-palestinienne.be

LE RÔLE DES FEMMES DANS LE CONFLIT COLOMBIEN

7 millions de victimes, 2.000 massacres, plus de 6 millions de déplacés, des dizaines de milliers de disparus, 27.000 séquestrations : tristes chiffres d'un conflit¹ qui dure depuis plus de 50 ans... Mais quel est le rôle des femmes par rapport à ce contexte de violence ? Les perspectives de genre sont-elles incluses dans les processus de paix ? Telles sont les questions auxquelles nous allons tenter de répondre dans cet article.



En Colombie, les femmes sont confrontées à plusieurs types de violence (physique, psychologique, sexuelle), ainsi qu'à une très forte discrimination ; les crimes commis à leur égard sont sous-estimés et très souvent, ils ne sont pas dénoncés. En 2008, la Cour Constitutionnelle a rendu un arrêt favorisant les mesures de protection des femmes victimes du conflit armé. Cinq ans après, sur les 183 cas de violences sexuelles, seules 11 condamnations ont été prononcées et 14 dossiers ont été clôturés sans jugement. Le niveau d'impunité face à ses violences est interpellant... L'utilisation de la violence comme arme de guerre est une pratique courante en Colombie. Presque, la moitié des femmes et des filles qui ont été déplacées du fait du conflit armé, ont subi des violences basées sur le genre, mais très peu d'entre elles dénoncent les horreurs dont elles ont été victimes. La violence est considérée par les paramilitaires, les guérilleros et les militaires comme un instrument de contrôle du corps ainsi que de l'esprit de la femme. En 2014 en Colombie, toutes les 29 minutes, une femme a subi des violences sexuelles. Parmi les femmes, un groupe est davantage confronté aux

agressions : il s'agit des femmes défenseuses des droits de l'homme. Par leur fonction, elles sont plus exposées que leurs homologues masculins à certaines formes de violence, aux préjugés et à l'exclusion de la part de groupes armés, des pouvoirs politiques ou

de secteurs économiques. Elles protègent les droits de l'homme de manière non violente individuellement ou en association, professionnellement ou bénévolement. Elles sont des responsables syndicales, des membres d'ONG et de mouvements sociaux, des dirigeantes de peuples indigènes et de communautés afro-colombiennes, ou encore des militantes des droits des femmes et des lesbiennes, gays, bisexuels et trans (LGBT), des avocates, juges ou journalistes. « J'ai dénoncé les paramilitaires pour la mort de mon mari et de mon frère et parce qu'ils occupaient notre terrain. Les menaces n'ont pas tardé à tomber et pas seulement envers moi, mais également envers mes fils, ma sœur et mon frère. J'ai dû déplacer mes enfants et me réfugier dans une zone humanitaire » confie Yomaira Mendoza, défenseuse des droits de l'homme qui s'est réfugiée en Europe pendant presque un an. La protection qui est censée être assurée par le gouvernement est insuffisante et inadaptée. On constate non seulement des retards dans l'application des mesures, mais également une diminution du nombre de défenseurs placés sous une protection de l'Unité Nationale de Protection. En

septembre 2016, un pas décisif vers la paix a été franchi par le président colombien Juan Manuel Santos qui a rencontré le dirigeant de la guérilla marxiste des Forces armées révolutionnaires de Colombie (FARC), Timoleon Jimenez, à La Havane. Absente au

début des négociations, la perspective de genre a été intégrée grâce à la détermination des représentantes des femmes et des experts internationaux. Ils sont notamment parvenus à l'incorporer dans l'accord final et à établir une commission de femmes afin de superviser son application.

Selon Gloria Amparo, du groupe des défenseurs des droits de l'homme Casa de la Mujer à Bogota : « Ces acquis sont historiques. Il s'agit d'une des premières négociations de paix qui reconnaît les droits de la femme, des femmes en tant que victimes, la nécessité de la vérité, de la justice, de la réparation pour les femmes ; et qui souligne le fait que les femmes détiennent un rôle important dans le processus de construction de la paix ». Mais le combat des femmes pour la reconnaissance de leurs droits ne se termine pas ici ; il faut maintenant s'assurer que les recommandations et engagements émis lors des accords seront suivis et respectés...

Solidarité Socialiste

¹ Le conflit armé colombien est un conflit interne en Colombie. On date son origine au milieu des années 1960 avec la création de différentes guérillas marxistes.

THÉRÈSE CLERC LA LUTTE À CŒUR

Il y a des vies qui ne sont que luttes. C'est ainsi que vivait Thérèse Clerc, militante féministe française qui a fondé à Montreuil, en banlieue parisienne, la maison des Babayagas, un projet unique au monde. Portrait posthume d'une femme en lutte.

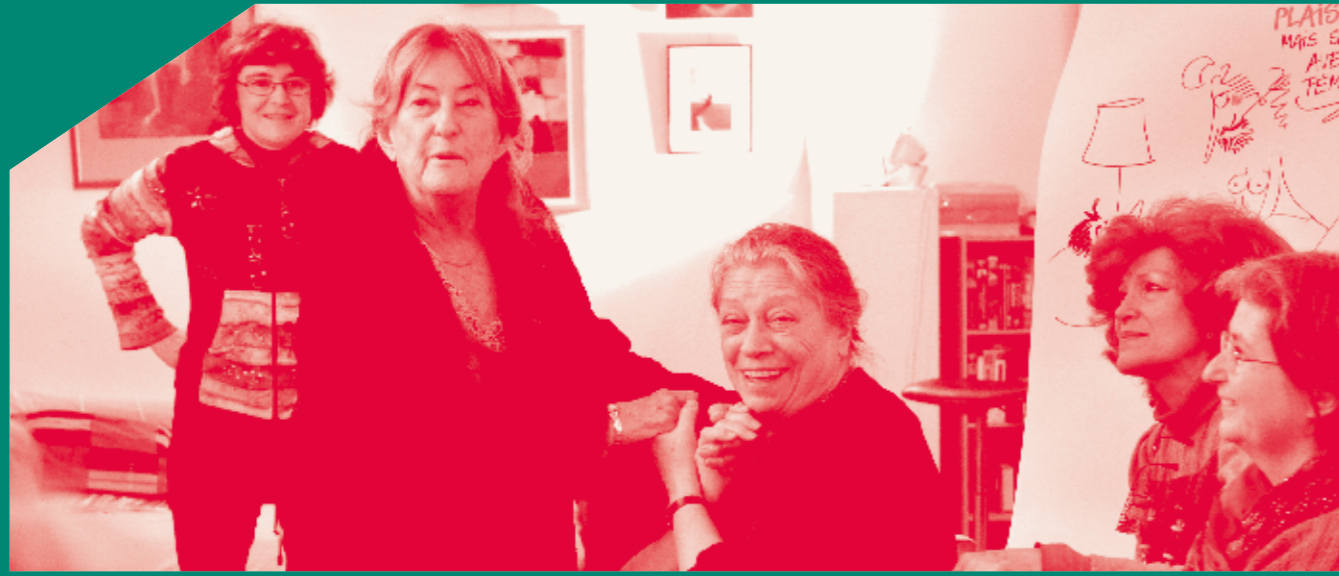


Photo : 10 ans maison des femmes - © VGaillien

Militante de la première heure, Thérèse Clerc, est décédée le 16 février dernier à l'âge de 88 ans, après plus de 40 ans combat féministe. « *Toute la vie de Thérèse n'est que lutte* », confie Danielle Michel-Chich auteure de la biographie de Thérèse Clerc et amie de longue date. « *Elle n'a jamais baissé les bras. Les derniers jours de sa vie, on lui faisait écouter l'Hymne des femmes¹ et ça la faisait sourire* », témoigne Danielle Michel-Chich. « *La lutte a toujours été sa préoccupation jusqu'à la fin* », ajoute-t-elle. Focus sur les luttes menées par Thérèse Clerc.

LA MAISON DES FEMMES : UN PREMIER RÊVE DEVENU RÉALITÉ

Humaniste, utopiste et visionnaire Thérèse Clerc a toujours orienté son action militante dans des projets collectifs. Elle fonde en 1997 l'association « *la Maison des Femmes de Montreuil* ». « *Thérèse a monté la maison des femmes, car il fallait un lieu où les femmes puissent se retrouver entre elles pour échanger* », explique Danielle Michel-Chich. En effet dans cette ville où plus de 105 ethnies différentes se côtoient. Thérèse fait le constat que beaucoup de femmes sont isolées. Il faut « *mailler la ville de réseaux humains* » souligne Thérèse. Pour la militante, ce lieu doit être un lieu où les femmes pourraient échanger, rire, développer leurs talents. Après des années de travail, La Maison de femmes de Montreuil ouvre au public en 2000. Véritable lieu d'échange de savoirs et de

traditions, Thérèse souhaite faire de ce lieu un espace où l'on fait du « *social ludique* », où l'on apprend en s'amusant et non pas du « *social martyr* ». Aujourd'hui, bien que le concept moteur de la maison des femmes soit d'accompagner les femmes vers l'autonomie, leur permettre de s'approprier leur espace social et les faire devenir actrices de leur propre vie, les missions ont peu à peu glissé vers la lutte contre les violences avec la mise en place d'écoute et d'accompagnement des femmes victimes de violences.

LES BABAYAGAS : UNE « UTOPIE RÉALISTE »

Lorsque la Maison des femmes est devenue une véritable institution à Montreuil et qu'elle a commencé à prendre son rythme de croisière, Thérèse est passée à un nouveau projet : la Maison des Babayagas². Cette « *utopie réaliste* » Thérèse Clerc l'imagine dès 1995 après la mort de sa mère. « *Il y a peu de solutions quand on est vieux et vieille, soit c'est la maison de retraite, soit on reste chez soi* », analyse la féministe dans une interview accordée en 2014³. Et pour Thérèse, ces deux solutions sont peu satisfaisantes. « *J'ai pensé qu'avec d'autres la vieillesse pourrait être un très beau moment de la vie. La vieillesse est un bel âge si tant est qu'on puisse le vivre en bonne compagnie. [...] J'ai imaginé cette maison où l'on serait vraiment autogérée, où l'on serait les maîtresses des lieux, les maîtresses de notre gestion et de notre corps. Je ne suis pas une vieille féministe pour rien. Mon corps est à moi sinon que*

maintenant que je suis vieille j'ajoute, mon corps est à moi plus personne n'en veut »⁴.

QUINZE ANNÉES DE LUTTE

Bien décidée à ce que son projet voie le jour, Thérèse constitue en 2001 avec deux amies, Monique Bragard et Suzanne Goueffic le bureau de l'association « *La Maison des Babayagas* » et entame une collecte de fonds à grande échelle pour mettre en route ce projet d'une maison « *autogérée, citoyenne, écologique, féministe, laïque et solidaire* ». Si les premières années les pouvoirs publics font la sourde oreille, la canicule⁵ de 2003 rend les élu-e-s plus attentifs. Cette année-là, les Babayagas convainquent la mairie de Montreuil de leur attribuer un terrain en centre-ville pour la construction de la maison. Celle-ci sera prise en charge par l'office des HLM et subdivisée en plusieurs studios autonomes loués par les résidentes. Le 11 mars 2007, la première pierre est enfin posée. Ce jour-là, Thérèse Clerc déclare : « *Antigones aux cheveux blancs nous refusons d'être enterrées vivantes dans des cases qui sont trop étroites pour nos ambitions. Parce que nous avons été dans notre jeunesse des femmes à la parole muselée, nous clamons aujourd'hui le droit de choisir notre vieillesse et notre mort* ». Après quinze ans de lutte, l'utopie devient réalité et la Maison des Babayagas ouvre finalement ses portes en 2013, avec une vingtaine de colocataires âgées de 60 à 80 ans, installées dans des studios individuels au cœur d'un seul et même bâtiment.

« JE VEUX TRANSFORMER LA VIE, JE VEUX TRANSFORMER LA SOCIÉTÉ. JE VEUX QUE MA VILLE CONTINUE À ÊTRE UNE VILLE AIMABLE, AU PREMIER SENS DU TERME. »

THÉRÈSE CLERC

DÉVELOPPER LE SAVOIR SUR LA VIEILLESSE

Pour Thérèse Clerc, la Maison des Babayagas, c'est bien plus qu'une résidence autogérée par les femmes, car la vieillesse ouvre de nouvelles perspectives : « *C'est une période extraordinaire la vieillesse, on a une pension qui nous tombe tous les mois, nous n'avons plus à nous préoccuper de savoir comment gagner notre vie, nous sommes complètement dans le temps choisi* ». Et pour Thérèse ce temps choisi doit être citoyen. « *Je veux transformer la vie, je veux transformer la société. Je veux que ma ville [Montreuil] continue à être une ville aimable, au premier sens du terme. Donc, c'est à nous les Babayagas avec les autres de travailler ça. Ça nous réserve une vieillesse très communautaire, très collective, avec des luttes, avec des choses à gagner et donc nous avons jusqu'à notre mort largement de quoi faire* ». Comme toujours pour Thérèse Clerc, le changement passe par le partage de savoir et de connaissance, c'est pour cela que le 13 octobre 2014 elle inaugure ce qui sera son dernier projet : l'UNISAVIE, l'Université du SAVoir du VIEillir autrement, ou encore l'Université du SAVoir des VIEux. Cette université populaire, Thérèse souhaite qu'elle se tienne au sein Maison des Babayagas. L'Université du savoir des vieux c'est « *150 m2 carrés destinés à l'intelligence, au corps, à la recherche, à une nouvelle*

anthropologie » livre-t-elle en interview⁶. « *Car le but de la Maison des Babayagas c'est de changer le regard des vieux sur eux-mêmes, de changer le regard des vieux sur la société, et le regard de la société sur les vieux. Nous avons beaucoup de pain sur la planche, nous mourrons avant, mais les jeunes générations qui viendront me remplacer continueront ce que nous aurons voulu faire* ».

« LES DEUX VIES DE THÉRÈSE CLERC »

Enfant, rien ne prédestine Thérèse à la vie de lutte qu'elle a menée. En effet, elle est née en 1927 dans une famille bourgeoise française conservatrice. Son enfance à Bagnolet est forgée dans un monde catholique de droite. Elle se marie à 20 ans et mène une existence de mère au foyer. Jusqu'à son divorce, elle élève ses quatre

POUR ALLER + LOIN :

Thérèse Clerc, Antigone aux cheveux blancs, de Danielle Michel-Chich paru aux éditions des Femmes en 2007. Thérèse Clerc apparaît dans le film de Sébastien Lifshitz, *Les Invisibles*, sorti en 2012. Lien : <https://www.youtube.com/watch?v=AUDzs2MBqB8>

enfants dans un vaste appartement de Ménilmontant. En 1969, Thérèse fait le choix de divorcer et quitte le domicile conjugal avec ses enfants. Commence alors sa vie de militante. « *Une vie à la fois de lutte féministe et de découverte du plaisir* », explique Danielle Michel-Chich. « *C'est ce qui fait de Thérèse une militante différente des autres* ».

¹ L'Hymne des femmes (aussi appelé Hymne du MLF) qui est un chant de rassemblement, écrit par un groupe de femme du MLF. Il est chanté pour la première fois lors de la manifestation du 20 novembre 1971 et reste un des chants militants les plus connus chez les féministes. Pour l'écouter : <https://www.youtube.com/watch?v=llEgHtFvofc>

² La Babayaga qui est un personnage récurrent des contes russes a largement inspiré Thérèse pour le nom de sa maison. Ce personnage est le plus souvent représenté comme une sorcière vivant au fond de la forêt qui terrifie ceux qui l'approchent. Mais la Babayaga c'est aussi celle qui a des pouvoirs qu'elle utilise comme elle le souhaite et qui ne protègent et ne se transmettent qu'à certaines conditions. C'est cet aspect des Babayagas qui a séduit Thérèse.

³ La Babayaga qui est un personnage récurrent des contes russes a largement inspiré Thérèse pour le nom de sa maison. Ce personnage est le plus souvent représenté comme une sorcière vivant au fond de la forêt qui terrifie ceux qui l'approchent. Mais la Babayaga c'est aussi celle qui a des pouvoirs qu'elle utilise comme elle le souhaite et qui ne protège et ne transmet qu'à certaines conditions. C'est cet aspect des Babayagas qui a séduit Thérèse.

⁴ Extrait d'entretiens de Thérèse Clerc issus de l'interview réalisé en 2014 par www.savoirchanger.org. L'interview intégrale est disponible en ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=omO6kev3Pig>

⁵ À l'été 2003, la France est fortement touchée par la canicule. Les deux épisodes de chaleur intense de juillet et août 2003 ont fait 19.000 victimes sur tout le territoire. Ce bilan très lourd a révélé la fragilité et l'isolement des personnes âgées. Elles ont été les premières victimes de cette catastrophe. En tout, 15.000 personnes âgées ont perdu la vie pendant la canicule.

⁶ Extrait d'entretiens de Thérèse Clerc issus de l'interview réalisé en 2014 par www.savoirchanger.org. L'interview intégrale est disponible en ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=omO6kev3Pig>

LÉA BAGES

Journaliste curieuse et concernée par les enjeux féministes. Je me consacre principalement à la rédaction d'articles d'actualité et de dossiers de société. Je prends par ailleurs plaisir à réaliser des interviews et des portraits de personnes qui marquent notre époque par leur engagement.

◆ ◆ ◆
REGIONALE DE LIEGE



LA MAISON DES FEMMES D'ICI ET D'AILLEURS A 10 ANS.

« Ce que j'aime à la Maison des Femmes d'ici et d'ailleurs, c'est cette union de tous les univers ! Réunis, sans poser de question. Enfin une main tendue vers l'autre qui fait tellement défaut aujourd'hui. Et voir dans le regard de l'autre la plus belle image de soi-même. »

Yvette.

Cette année, la Maison des Femmes d'ici et d'ailleurs fête ses 10 ans. Ces quelques mots d'Yvette, qui la fréquente depuis de nombreuses années, résumant joliment la réussite de ce pari fait par les Femmes Prévoyantes Socialistes de Liège. Ici, on côtoie le monde dans toute sa richesse. On concrétise la paix. Autour d'un thé, d'un ordinateur, d'un film. Ici, on conjugue autonomie avec solidarité, mixité culturelle avec laïcité et égalité. Ici le « je » s'envisage dans une société plurielle, où chacun, chacune a le droit d'avoir une place, où chacun, chacune a un rôle à jouer. Pas moins de 90 personnes de près de 20 origines différentes y sont inscrites actuellement. On pourrait penser dès lors que le défi est de taille, comme nous le renvoie souvent l'actualité médiatique, mais ce serait sans compter sur l'ouverture et le respect qui s'y pratiquent assez naturellement, avec l'appui professionnel d'une équipe d'animation vigilante, sensible et

solidement formée. Le vivre ensemble comme enjeu de société trouve ici un très bel écho. Ce lieu interculturel et multigénérationnel est dédié aux femmes. Un espace de rencontres pour briser l'isolement, lutter contre l'exclusion sociale dont elles sont les victimes privilégiées et construire des solidarités. Il s'agit également de créer des outils pour communiquer avec d'autres, s'exprimer, faire valoir ses droits, revendiquer... C'est bien d'émancipation qu'il est question. On arrive à la Maison des femmes parce qu'on a envie d'apprendre le français, de suivre un atelier particulier ou, tout simplement, de « sortir de chez soi ». Pour une grande majorité, c'est l'apprentissage du français qui les pousse à franchir la porte pour la première fois. Il n'est pas uniquement question d'apprendre une langue, mais aussi de (re) prendre sa place dans la société et ainsi (re)prendre confiance en soi. Alors aux ateliers d'alpha on parle beaucoup de la vie, des droits des citoyens-ennes et, souvent même, on les découvre. Une fois le cycle de trois années terminé, certaines poursuivent leur parcours en empruntant le chemin vers l'emploi. On les retrouve alors dans une OISP (Organisme d'insertion socio-professionnelle), comme Retravailler, ou une école de promotion sociale, comme celles des FPS. D'autres ateliers ont pris place à la Maison des Femmes. Ils permettent de développer des compétences spécifiques telles que l'informatique ou sont basés sur l'échange de savoirs (= faire) comme l'atelier cuisine. Des sorties/visites culturelles sont également organisées : de la sortie au cinéma à la visite du Parlement à Strasbourg, on explore ici la participation à l'espace public, on ose

l'ouverture au monde qui effraye encore une partie des femmes présentes à la maison des Femmes d'ici et d'ailleurs, quand elles doivent s'y lancer seules. Enfin, d'autres projets sont initiés ponctuellement. Ils sont construits collectivement et valorisent l'apprenante dans son approche du français. On raconte. On se raconte. La discrimination revient souvent comme thématique principale. Elles l'ont vécue en tant que femme, en tant qu'étrangère, l'ont vue subie par leur époux, par leurs enfants. Parler devient alors dénoncer. La colère s'exprime et devient force et espoir. Espoir que les choses changent, en sachant qu'il faudra se battre face à un gouvernement de droite qui aggrave la précarité des femmes, face à la montée de l'extrémisme religieux dont elles s'inquiètent et dans lequel elles ne se reconnaissent pas et face à une organisation terroriste qui sème la haine à travers le monde, y compris dans ce pays où elles vivent aujourd'hui. Leurs chemins, leurs questions, leurs projets se partagent, se renforcent les uns les autres. Aucune démocratie ne peut se priver d'une telle richesse. Du « je » au « nous », la Maison des femmes d'ici et d'ailleurs construit bien un autre monde.

**Aude Wéry, secteur associatif,
mutualité Solidarité Liège.**

MAISON DES FEMMES
D'ICI ET D'AILLEURS
Rue Magis, 16. 4020 Liège
Tél. : 04/342 24 22
maisondesfemmes.liege@solidaris.be
www.solidaris-liege.be/fps

◆ ◆ ◆
RÉFUGIÉES
ENTRE PEUR, VIOLENCES
ET DISCRIMINATIONS.

Enseignante et déléguée syndicale, France Arets est avant tout une militante passionnée, qui se bat corps et âme contre tout ce qu'elle considère comme des injustices. Depuis dix-huit ans, elle s'oppose au centre fermé pour étrangers de Vottem au côté du CRAPCE, le Collectif de Résistance Aux Centres Pour Etrangers. Elle coordonne également le comité de soutien aux sans-papiers de Liège. Depuis le mois de juin, elle s'engage au côté de la centaine de sans-papiers, dont une trentaine de femmes et enfants, qui occupent les anciens locaux de l'école d'horticulture de Burenville (Liège).

En vingt ans, avez-vous perçu une évolution dans le profil des migrants ? Y a-t-il plus ou moins de femmes aujourd'hui ?

Venant de régions en guerre comme la Syrie et l'Irak, on peut observer que ce sont davantage des hommes seuls qui arrivent, dans l'espoir de faire venir leur famille par la suite. Mais quand on regarde l'ensemble des migrations de ces dernières années, y compris économiques, on constate qu'il y a de plus en plus de femmes. Parmi les réfugiés, il y a de plus en plus de femmes également, notamment des femmes qui fuient des situations qui leur sont spécifiques.

Par exemple, de nombreuses femmes originaires d'Afrique subsaharienne entreprennent le voyage, car elles sont menacées ou victimes de mariages forcés, de mutilations génitales ou encore de viols. Elles viennent seules, car elles fuient une situation personnelle. D'autres femmes, originaires du Brésil, d'Europe de l'Est ou des Philippines, viennent dans l'espoir de trouver un emploi. On les retrouve dans les secteurs du nettoyage, de l'aide aux personnes, dans l'Horeca. Les portes de la migration économiques ayant été fermées, elles se retrouvent vite dans l'illégalité.

Les parcours migratoires des femmes sont-ils différents de ceux des hommes ?

Les parcours des femmes sont avant tout plus compliqués. Le voyage en lui-même les expose déjà à davantage de risques, notamment celui de subir des violences sexuelles. De nombreuses femmes témoignent de viols de la part de leurs passeurs. Certaines tombent dans des réseaux d'exploitation sexuelle ou domestique. Par la suite, il leur est également plus difficile d'obtenir l'asile, car les persécutions spécifiques qu'elles fuient ne sont pas prises en compte en tant que telles dans la Convention de Genève. Le demandeur d'asile doit prouver les persécutions dont il a été victime, ce qui est compliqué lorsqu'il s'agit, par exemple, de la menace d'un mariage forcé. Il y a aussi

les femmes victimes de viols, qui n'osent tout simplement pas en parler à l'Office des étrangers lors de leur première demande, paralysée par le stress et la peur.

Enfin, une des spécificités des femmes est de voyager souvent avec leurs enfants. Ce qui rend les choses bien entendu encore plus compliquées pour effectuer les démarches administratives, trouver un emploi, un logement, etc.

Quels seraient vos souhaits pour un meilleur accueil des réfugiées ?

Aujourd'hui, au point de vue institutionnel, il n'existe pas de mesures spécifiques, même si les associations de terrain font un travail remarquable. Conséquence de la fermeture de places sous la précédente législature, les centres ouverts sont débordés et n'ont plus les moyens de mener un travail social approfondi en direction des femmes. Pourtant, elles ont davantage besoin de soutien et d'accompagnement.

Je pense qu'il serait intéressant de proposer des lieux d'écoute, des centres de paroles pour les femmes, pour les aider à s'affirmer et à faire part de leurs opinions et besoins. On le voit ici, dans l'occupation de Burenville : il faut de longs mois, voire des années, avant que les femmes osent prendre la parole et exprimer leurs besoins. Aussi, ce serait intéressant que les travailleurs de l'Office des étrangers reçoivent une formation spécifique à l'accueil de ces femmes. Enfin, que les demandes d'asile pour motifs sexistes soient mieux prises en compte.

Pour être tenu informé des activités et des besoins de l'occupation de Burenville : Facebook — La Voix des Sans-Papiers de Liège (<https://www.facebook.com/vspliege/?fref=ts>).

Julie Gillet, chargée d'étude FPS

THE SYRIAN SPILLOVER

DOCUMENTAIRE

Plus nombreux que jamais, les réfugiés – principalement syriens – se pressent aux frontières des pays européens et il est devenu impossible d'ignorer le phénomène, en effet, les nouvelles sur la guerre en Syrie ont commencé à avoir un retentissement important dans les médias occidentaux.

Le monde semble seulement découvrir l'ampleur des conséquences de la guerre en Syrie alors que la Turquie y fait face depuis 2011, accueillant pas loin de 2 millions de personnes déplacées sur son territoire. Beaucoup trop, même pour un si grand pays, qui ne peut désormais plus empêcher le débordement des flux migratoires.

« En 2011, j'étais journaliste à Istanbul, je suivais de près la crise en Syrie. J'ai même essayé d'y entrer, mais ce fut impossible. Je suis la problématique depuis ses débuts. Vers 2014, à mesure que la crise en Syrie prenait de l'ampleur, beaucoup de personnes me disaient qu'il fallait faire quelque chose, y compris les nombreux réfugiés avec qui j'avais des contacts dans les villes qui les accueillait ».

Samuel Doveri Vesterbye est le producteur du documentaire « The Syrian Spillover », une plongée intime dans le quotidien de familles syriennes vulnérables et marquées par la guerre qui vivent dans le sud de la Turquie. Elles séjournent parfois dans des camps organisés et gérés par les autorités

turques, ou alors dans les grandes villes, limitrophes à la Syrie.

« Je me suis lancé dans ce travail avec la chercheuse turque Fulya Memysoglu, c'est une vieille amie, mais surtout une des trois meilleures chercheuses en Turquie sur la question des migrations et des réfugiés. Au début, je l'ai appelée en lui demandant s'il serait possible de filmer la situation dans les camps. Ce fut un "non" catégorique. Il faut comprendre qu'en 2014, au plus fort du retentissement médiatique de la crise syrienne, un journaliste, qui plus est étranger, dans un camp turc pour réfugiés était tout à fait inimaginable ! Le gouvernement turc, qui depuis le début de la crise en 2011 organise seul l'accueil des populations syriennes qui fuient la guerre

devait faire face désormais à de fortes critiques des pays européens, notamment en raison de sa politique très centralisée de l'accueil des réfugiés ».

En effet, l'ampleur de la crise humanitaire qui se déroule aux frontières de la Syrie depuis 2011 a poussé les autorités turques à répondre rapidement à l'urgence. Une véritable politique dite des « bras ouverts » envers les migrants, mais qui a comme principal corolaire de laisser les ONG étrangères en dehors des principaux plans d'accueil des réfugiés et donc des camps. Aucune organisation internationale n'y a accès ; ceux-ci sont gérés par l'Agence du Premier ministre pour la gestion des catastrophes (AFAD) qui y organise le quotidien : de l'accueil aux soins de santé en passant par les repas et l'éducation des enfants.

« Je dois admettre qu'en fin de compte, les Turcs ont fait de l'excellent travail », explique le producteur. « Le pays a répondu urgemment à la crise syrienne, accueillant au début près d'1,6 millions de réfugiés en leur garantissant un régime de protection temporaire (nourriture, soins de santé, etc.) et le non-refoulement vers la Syrie. Peu de pays en Europe en ont fait autant. »

Il y aurait aujourd'hui, en Turquie près de 2 millions de réfugiés. Et malgré les 22 camps qui ont été construits sur l'ensemble du territoire, le pays a atteint sa capacité d'accueil maximale. Ce qui explique qu'une partie des réfugiés, à partir de 2014, décide

de reprendre la route, direction l'Europe cette fois-ci. Et ce, malgré le renforcement de la législation turque qui améliore le statut des personnes déplacées, leur permettant même d'occuper un emploi. Mais le travail se fait rare et les conditions de vie dans le pays sont de plus en plus difficiles. C'est cet exode qui attirera l'attention des grands médias et affolera les gouvernements européens, dévoilant ainsi le plus important déplacement de population du 21e siècle.

« C'est dans ce contexte que nous, nous avons commencé à parlementer avec les autorités turques pour qu'elles nous laissent entrer dans les camps. Les négociations ont duré 8 mois. Ensuite seulement, une fois le feu vert obtenu, nous nous sommes mis en contact avec les ONG comme Oxfam ou Amnesty International afin qu'elles nous introduisent auprès des familles avec lesquelles elles travaillent. Ce qu'il faut savoir, c'est que tous les réfugiés ne vivent pas dans les camps, beaucoup d'autres habitent dans la ville avec les Turcs. Pour ces personnes, les conditions de vie sont beaucoup plus difficiles parce qu'elles n'ont pas directement accès à l'aide de l'État turc comme c'est le cas au sein des camps. Et c'est auprès de ces familles-là que la plupart des organisations internationales interviennent. Nous avons une idée très précise des profils de personnages, mais là aussi, il a fallu s'armer de patience : prendre le temps de vivre avec les gens, les rencontrer plusieurs fois, apprendre à les connaître, installer la confiance pour nous permettre de filmer leur intimité. Pour nous, il était important de documenter avec ce film à la fois des paroles d'hommes, mais aussi de femmes. »

En plus de montrer comment s'organise la vie dans les camps gérés par l'AFAD, « The Syrian Spillover » suit à travers des portraits singuliers, le quotidien de ces citoyens syriens qui ont tout quitté en raison de la guerre, laissant derrière eux une vie patiemment construite, sans aucun espoir de retour. Il y a Ali, 42 ans, ancien chauffeur de taxi, volontaire pour Bülbülzade Association une ONG turque qui vient en aide aux réfugiés syriens vivant hors des structures d'accueil. Abd Al-Razzak, 42 ans, sans travail, a perdu son jeune fils en traversant la frontière avec sa famille à la suite d'un tir de roquette. Nisrin, ancienne journaliste de 41 ans, est restée avec sa fille adolescente en Turquie. Elle suit de près, grâce à Facebook, le parcours de ses deux grands garçons qui ont pris la dangereuse route des Balkans en direction de l'Allemagne, pour une vie meilleure. Helvin, 38 ans, donne des cours aux enfants désœuvrés de son quartier. Elle souffre de troubles de stress post-traumatique et se rend pour la première fois chez le psychologue, grâce à une aide reçue de l'état turc. Ou encore Mahmoud qui n'a jamais imaginé qu'à 70 ans, il devrait abandonner son épicerie à cause de la guerre et des bombes.

« The Syrian Spillover » est un film tout en sobriété, qui décrit le chaos, documente le déracinement de ces femmes, ces hommes et ces enfants contraints d'abandonner leur vie. Ils sont pris dans un étau entre un accueil turc qui atteint ses limites et une Europe qui n'est pas prête à ouvrir ses frontières et à organiser l'accueil des plus vulnérables.

Interview réalisée par Joelle Sambé Nzeba,
responsable communication FPS

GRÈVE DE LA FAIM CONTRE LE VIOL



© Stéphanie Jassogne

DANS LE LOCAL DES FEMMES KURDES SOCIALISTES, AU CŒUR DE ST-JOSSE, DIX FEMMES, VENANT DE DJIBOUTI ET RÉSIDANT EN BELGIQUE, EN SONT À LEUR CINQUIÈME JOUR DE GRÈVE DE LA FAIM ! PAR CETTE ACTION EXTRÊME, LE COMITÉ (CLANDESTIN) DES FEMMES DJIBOUTIENNES CONTRE LES VIOLS ET L'IMPUNITÉ LANCENT UN APPEL À LA COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE. MADAME DABALI, PORTE-PAROLE DU COMITÉ, A RÉPONDU À NOS QUESTIONS .

Que se passe-t-il exactement au Djibouti ?

Dans le Sud-Ouest et le Nord du pays, depuis vingt-quatre ans , l'armée du gouvernement utilise le viol des femmes comme arme de guerre pour mater la rébellion du FRUD (Front pour restaurer l'unité et la démocratie). Les femmes des villages se font violer quand un membre de leur famille fait partie du FRUD ou quand elles sont simplement soupçonnées d'être proche des rebelles.

Quel message voulez-vous faire passer ici à Bruxelles ?

Cette grève est un appel au secours adressé à l'Etat belge et aux parlementaires européens. En France, où le Comité est né, nous avons déjà organisé des manifestations pour dénoncer ces viols commis par l'armée gouvernementale. La diplomatie française nous a fait la promesse d'examiner nos plaintes. Ici, à Bruxelles, nous allons être reçues au siège du parlement européen et nous avons l'espoir qu'une enquête internationale soit ouverte contre la République de Djibouti.

Le Djibouti, ancienne colonie française, est une démocratie autoritaire où la répression brutale de toute voix dissidente est systématique. Le pays représente une position géostratégique importante pour les plus grandes armées mondiales, trop d'intérêts sont donc en jeu pour que les exactions commises en toute impunité par le président et son armée soient dénoncées. L'objectif de ces femmes est que les viols soient reconnus comme des crimes de guerre, qu'une enquête internationale soit lancée et que les soldats coupables de viols soient jugés. Soutenons leur lutte ! #stopvioldjibouti

Stéphanie Jassogne, assistante en communication

CYBER FÉMINISME

UNE ARME DE DÉCONSTRUCTION MASSIVE

Dans le début des années 90, alors que le web allait tout juste apparaître dans nos vies, les féministes voyaient déjà dans les cybertechniques un atout redoutable dans leur conquête de l'égalité entre les sexes. Donna Haraway, qui inspirera largement les mouvements cyberféministes, reconnaît dans les technosciences un terrain de bataille, dont les femmes doivent s'emparer à tout prix. En 1991, la philosophe et primatologue américaine publie son Manifeste Cyborg¹ dans lequel elle déconstruit l'opposition que la société fait entre le féminin et la technologie. Pour elle, les femmes auront un important rôle à jouer dans le monde technologique, pour permettre la libération des femmes ou pour faire progresser cette discipline. Ce texte révolutionnaire est le terreau qui alimentera les premières cyberféministes en pleine émergence à la fin du 20^e siècle.

Suivant l'exemple des premières cyberféministes, de plus en plus de femmes ont pris possession des nouvelles technologies. Elles ont activement pris part à sa compréhension, sa construction et son amélioration. Par ailleurs, les nouvelles technologies de la communication leur donnent l'occasion de développer et d'exprimer leur propre vision du féminisme en faisant ainsi émerger en ligne des pratiques militantes très diverses. Ces pratiques répondent également à des défis actuels de taille. Les féministes doivent lutter contre un cybersexisme qui se manifeste autant par des propos misogynes décomplexés que par une sous-représentation des femmes dans les métiers et l'utilisation des nouvelles technologies. Pour contrer ce phénomène et continuer le combat, les réseaux sociaux deviennent

les nouveaux alliés du féminisme. De plus en plus accessibles, ils permettent une diffusion massive de l'information et des modes de mobilisation plus puissants que jamais. Certaines cyberféministes les utilisent d'ailleurs pour nt construits comme les rôles sociaux des hommes et des femmes, les normes sexuelles qu'on leur impose, les critères de beauté ou de réussite. Pour cela, elles développent des outils produisant un contre-discours et occupant l'espace virtuel : des blogs luttant contre la grossophobie, des artistes dont les comptes Instagram² questionnent le regard sur les poils ou le tabou des règles, des sites qui permettent de facilement déposer plainte contre des publicités sexistes, des mot-clés (hashtag)³ pour valoriser les femmes dans la science ou témoigner du sexisme ordinaire... Toutes ces initiatives visent à impliquer les internautes

dans une réflexion autour du caractère construit de ce que l'on estime être la féminité. D'autres féministes en ligne utilisent ces mêmes médias pour documenter, souligner et lutter contre des problèmes de société qui touchent les femmes et qui sont oubliés par les médias traditionnels. La campagne #BringBackOurGirls avait par exemple permis de faire prendre conscience du drame des enlèvements de jeunes femmes au Nigéria par Boko Haram. Ce type d'initiative qui utilisent également des pétitions en ligne ou invitent à des rassemblements pour protester ont pu mener plusieurs fois à des mesures très concrètes. En France, par exemple, le collectif « Georgette Sand » a réussi à faire reconnaître les produits d'hygiène féminine comme des produits de première nécessité et à abaisser ainsi leur taxe à 5,5 % au lieu de 21%. En Belgique, ce combat est d'ailleurs toujours



en cours⁴. Haraway voulait que les femmes soient partie prenante de la révolution technologique. L'histoire récente nous montre que c'est bel et bien le cas malgré de grandes disparités et les nombreux efforts qui restent à faire. En proposant par exemple, des cours de codages pour les femmes, les cyberféministes

agissent aujourd'hui d'une manière très ancrée dans la réalité avec souvent en tête le souci de transmission, d'autonomisation et d'égalité réelle. Alors, qu'elles militent pour l'accès des femmes au stade en Iran ou contre la dernière campagne de publicité sexiste d'Ikea, c'est l'ensemble de ces petits

combats très différents, parfois anodins qui, en s'additionnant, déconstruisent, petit à petit, les représentations, les normes et les inégalités basées sur le genre.

Marie-Anaïs Simon,
chargée de communication FPS

QUELQUES ACTIONS DE FÉMINISME EN LIGNE

Grossefem.tumblr.com, un blog déconstruisant la grossophobie
Rupi Kaur, Arvida Byström ou Petra Collins, des artistes remettant en question le tabou des règles et des poils
Belges et culottées, le collectif qui milite contre la taxe tampon
Macholand, le site qui organise des

actions sur Twitter, Facebook, par e-mail ou par des pétitions pour dénoncer des contenus sexistes (surtout dans la publicité)
Les dégenreuses, un blog qui décrypte l'image des femmes dans les médias
#EverydaySexism, le hashtag qui invite à dénoncer le sexisme ordinaire

¹ « A cyborg Manifesto : Science, Technology and Socialist-Feminism in the Late Twentieth Century »

² Instagram = réseau social qui permet de partager des images

³ Hashtag = sur les réseaux sociaux Twitter et Facebook, mot ou ensemble de mots précédés d'un # qui les rend cliquables et permet de retrouver toutes les publications partageant le même (ensemble de) mot(s).

⁴ Le 9 mai, PS a déposé une proposition de loi demandant la réduction de la taxe à 6%.

Régionale de VERVIERS

L'EMPLOI, UN CHOIX ? EXPOSITION PHOTOS

« L'emploi, et moi ? »

Leslie Xhoffray, animatrice FPS de Verviers.



© FPS Verviers

Dans le cadre de la campagne 2016 des FPS, « L'emploi, un choix ? », les FPS de Verviers ont proposé à différentes associations de la région de mettre en place un projet photographique sur la thématique de l'emploi.

Le CPAS de Verviers (Cellule SIS) a répondu favorablement. Celui-ci a alors proposé à ses usagers le projet suivant : ateliers photo et témoignages sur l'emploi. Plusieurs personnes intéressées par le projet se sont inscrites à cet atelier, et nous avons pu commencer cette aventure avec le groupe. Cet atelier s'est révélé être un lieu d'échange sur la photographie en général ; un lieu de questionnements, un endroit où exprimer sa sensibilité... ou pas, tant de la part des participant-e-s que des animatrices.

Cet atelier photo nous donne l'occasion de délier les langues et d'en faire un lieu de réflexion sur l'emploi : où est l'emploi ? Peut-on

chercher/trouver de l'emploi dans une situation de précarité et d'insécurité ? Quelles sont nos priorités ? Sommes-nous tous aux prises avec les mêmes mêmes discriminations ? Et à Verviers ?

Nous avons commencé cet atelier par une première sortie photo, au « hasard » : on capte des choses, des lieux, des personnes... Ces premières images nous serviront d'appui pour analyser et apprendre des techniques photographiques de base.

Les techniques en tête, nous faisons une deuxième sortie et tentons au maximum de les mettre en pratique et de mettre en image nos réflexions. La troisième étape

fut la sélection des photos qui représenteront au mieux nos idées afin de réaliser une exposition. Quant aux peurs, aux craintes et à l'injustice ressenties par le groupe, celles-ci ont été traduites sous forme de légendes en rapport avec les images réalisées.

Dans ce travail d'équipe, les participant-e-s ont exprimé leur énergie, leur émotion, leur révolte, leur « lâcher-prise », leur intérêt, leur compassion, leur dégoût, mais aussi de la solidarité, du partage, de la joie et de la satisfaction. Tout au long de cette aventure, chacun — e a pu s'exprimer tant en paroles qu'en images. Le groupe terminera son travail par l'encadrement d'une vingtaine de photos choisies pour être exposées.

L'expo vous intéresse ? Vous désirez l'accrocher dans vos locaux et la présenter à votre public ? Contactez Leslie Xhoffray, animatrice FPS à Verviers : leslie.xhoffray@solidaris.be

Régionale de MONS

RETOUR SUR LA JOURNÉE DE LA MILITANCE

Sandy Beelaert, FPS Mons-Borinage

Le samedi 12 mars 2016 a eu lieu la journée de Journée de la Militance, à l'initiative de la régionale FPS de Mons-Borinage. Cette journée est traditionnellement l'occasion de mettre à l'honneur les membres des comités locaux FPS ou des Groupes à Projets. Elle permet aussi de rappeler l'importance de défendre vigoureusement nos revendications pour une société plus égalitaire.

La journée a débuté dans le bus par la présentation de la campagne FPS 2015-2016 : « L'emploi, un choix ? » suivie d'un jeu-concours concernant les progrès sociaux féministes. Ce jeu a pu mettre en lumière la lente évolution des droits sociaux, familiaux, politiques et économiques des femmes, soulignant également toute l'importance de continuer, encore aujourd'hui, le combat vers une réelle égalité.

Le reste de la journée s'est principalement déroulée au Parlement wallon. Les participants ont d'abord pu rencontrer et échanger avec deux élu-e-s qui les ont ensuite accompagnés tout au long de la journée. Il s'agissait de Joëlle Kapompolé (PS), membre du comité local FPS Mons et Pa-



© FPS Mons

trick Prévot (PS), membre effectif du comité d'avis pour l'égalité des chances entre les hommes et les femmes. Ces échanges ont permis aux participants d'exprimer leur sentiment d'éloignement par rapport aux sphères du pouvoir décisionnel, mais également de prendre conscience de la complexité du travail parlementaire.

L'après-midi s'est terminée par la visite du parlement wallon où les participants ont pu mieux comprendre le fonctionnement de cette assemblée législative de la Région Wallonne qui adopte des décrets (lois régionales), contrôle le gouvernement (interpellations et questions) et exprime des positions sur des questions de société (résolutions). En découvrant cette institution, devenue progressivement le haut lieu de la démocratie wallonne, ils

ont pu se mettre dans la peau de ses 75 députés siégeant en séances plénières et au sein de commissions.

L'objectif de cette journée était de mettre l'accent sur les luttes féministes et les combats démocratiques menés pour l'égalité des droits entre les femmes et les hommes, tout en comprenant un peu mieux le contexte politique dans lequel ces batailles doivent prendre place aujourd'hui.

Si vous vous sentez l'âme d'une militante FPS et que vous désirez rejoindre le groupe de la régionale de Mons-Borinage, contactez-nous : 068/84 82 51 ou fps.315@solidaris.be ou rejoignez-nous sur Facebook : FPS Régionale Mons Borinage

EN GRÈCE,

LA CLINIQUE SOLIDAIRE SOIGNE LES BLESSÉS DE LA GUERRE ÉCONOMIQUE

Article publié le 18 septembre 2015 dans Reporterre
Emmanuel Daniel

Une mortalité infantile en hausse, des cancéreux laissés sans soins, des diabétiques incapables de se payer leurs médicaments... L'austérité a durement impacté le service public de santé grec. Pour faire face à la crise sanitaire en cours, la solidarité s'organise. Une quarantaine de cliniques autogérées et gratuites ont vu le jour à travers le pays. Reportage à la clinique communautaire d'Helliniko qui a reçu gratuitement près de 40 000 personnes depuis son ouverture fin 2011.

Une femme élégante à la manucure par-faite. Un homme aux cheveux blancs, aux souliers et au sourire usés qui manipule avec méthode les boules d'un chapelet, imperturbable malgré le bébé hurlant à ses côtés dans les bras de sa mère impuissante. Ces femmes et ces hommes qui patientent dans la salle d'attente de la clinique communautaire d'Helliniko sont les visages de l'austérité, les victimes de la guerre économique imposée à coups de statistiques à la Grèce par ses créanciers. Dans cette clinique autogérée située dans la banlieue sud d'Athènes, des médecins et des pharmaciens bénévoles dispensent gratuitement des soins et des médicaments

à ceux, de plus en plus nombreux, qui ne peuvent plus se les payer. Chaque jour, près de cent patients passent la porte de l'établissement. Derrière un long bureau, trois femmes sortent de lourds classeurs d'un placard, décrochent les téléphones qui ne cessent de sonner et enregistrent les patients qui s'entassent à l'accueil. Chacun a sa fiche sur laquelle est indiqué le médecin qui les suit, le traitement prescrit et la posologie. « On est tous bénévoles, mais c'est une organisation professionnelle », explique fièrement Martha, ancienne banquière, qui vient ici quatre heures par semaine pour trier les boîtes de médicaments. Comme elle, ils sont plus de deux-cents à se relayer pour faire tourner l'établissement. Les soignants (médecins généralistes, dentistes, cardiologues, gynécologues, psychologues, pédiatres, réflexologues, pharmaciens...) représentent la moitié des troupes, l'autre moitié aide à l'accueil, à la communication ou encore à la logistique. Martha m'invite à patienter pendant qu'elle va chercher Vassilia, ancienne professeure de français. Les deux amies seront mes guides pendant les quelques heures que je vais passer sur place.

C'est par l'intermédiaire d'un article paru dans l'International Herald Tribune que ces retraitées ont entendu parler de l'initiative. L'idée est née sur la place Syntagma, occupée en 2011 pendant plusieurs semaines par des milliers d'indignés grecs. Un petit groupe de personnes qui pressentait ce qui allait arriver décide alors de s'organiser pour que personne ne soit privé de soins faute de revenus. Quelques mois et nuits blanches de travail plus tard, l'équipe de bénévoles s'installait dans ce local mis à disposition par la mairie de la ville.

SOLIDARITÉ EN TEMPS DE CRISE

« On n'a pas hésité longtemps. Quand on voit ce qui se passe, on ne peut pas rester sur son canapé », explique Martha. Depuis 2009, le budget de la santé a baissé de près de 50 % en Grèce. Les effectifs des hôpitaux ont fondu et les remboursements de certains médicaments coûteux ont été diminués, laissant près d'un tiers des Grecs dans l'impossibilité d'accéder aux soins faute d'assurance maladie. Ces ajustements comptables ont eu des conséquences terribles : hausse des suicides, des dépressions, des contaminations au VIH, hausse de la mortalité infantile, réapparition de maladies disparues faute de vaccination...

La quarantaine de cliniques solidaires comme celle-ci qui ont vu le jour ces dernières années tentent comme elles peuvent d'endiguer la crise sanitaire que connaît la Grèce. « On avait besoin de faire quelque chose. On passe quatre heures par semaine, mais certains passent leur vie ici », disent-elles avec l'humilité qui caractérise les personnes impliquées dans des actions de solidarité que j'ai pu rencontrer.

Aujourd'hui, l'ambiance est détendue dans la salle d'attente, on entend même parfois quelques éclats de rire. Mais ce n'est pas toujours le cas. « Certaines personnes sont en situation de stress terrible. Ils ont perdu leur emploi et leur assurance. Parfois, le ton monte quand des médicaments manquent ou que le médecin qui doit les soigner est retenu à l'hôpital pour une urgence. Il arrive que des patients oublient qu'on est bénévoles et qu'on fait ce qu'on peut », regrette Vassilia. Mais pour ces volontaires, la joie procurée par l'entraide les aide à tenir. « Si on ne se sentait

pas bien ici on ne serait pas là depuis trois ans. On préfère être là, ensemble, plutôt que de courir les cafés ou de jouer aux cartes », dit Martha en lançant un sourire complice à son amie.

Avec l'enthousiasme d'enfants tout juste revenus de colonie de vacances, elles me racontent les innombrables exemples de solidarité dont elles sont actrices autant que témoins. « Tu te rappelles du bébé allergique qui avait besoin d'un médicament à 75€ que nous n'avions pas et que les parents ne pouvaient pas payer ? », commence Martha. « On a lancé un ap-

des bénévoles à Gaza, à Kobane et aux camps de réfugiés syriens. Plutôt que de parler de leur engagement, les deux femmes préfèrent évoquer l'altruisme de ceux qui le rendent possible. Car tout le matériel et les médicaments proviennent de la solidarité locale et internationale. « Cette crise a eu ceci de bon qu'elle nous a poussés à être plus solidaires et à travailler en équipe », positive Vassilia. Et cette solidarité dépasse le cadre médical. Des membres de la clinique ont ainsi aidé plusieurs SDF à trouver un toit et mettent parfois sur pied des distributions de nourriture.

voles. À l'intérieur de cette vaste pièce, quelques personnes, dont certaines en blouse blanche, déambulent parmi les étagères remplies du sol au plafond de médicaments. « On a voulu informatiser cela, mais on a vite abandonné, il y a plus de 10000 boîtes qui passent ici chaque semaine », me fait-elle savoir. Pour stocker les vaccins, il leur fallait des frigos. Là encore, la solidarité a fait son œuvre. « On est allé voir les kiosquiers du coin pour qu'ils nous donnent leurs anciens réfrigérateurs », m'explique Martha en me montrant l'un d'eux qui servaient à garder des cannettes de soda au frais. Leurs récits sont des concentrés de souffrance et de joie, de détresse et d'altruisme. À l'écoute de l'une de leurs histoires, je ne peux contenir mes larmes. « Un jeune atteint du cancer est arrivé. Il lui fallait en urgence des médicaments très coûteux. Nous avons envoyé un message à nos soutiens. C'est une vieille dame, elle aussi atteinte du cancer, qui a répondu en proposant de partager avec lui ses médicaments, car elle considérait que ce jeune homme en avait plus besoin qu'elle. »

QUAND L'ENTRAIDE REMPLE LA CHARITÉ

Des usagers ou des soutiens de la clinique, reconnaissant du travail réalisé, proposent spontanément d'aider à leur tour. Une quincaillerie a repeint la façade, des femmes de ménage viennent nettoyer le lieu, un charcutier des environs offre des plats pour le bazar... « Chacun participe à sa façon », raconte Martha. Ainsi, la charité se transforme en entraide. « Notre objectif est d'offrir les soins de première nécessité à ceux qui en sont exclus, mais c'est aussi une action politique », précise-t-elle. Ainsi, chaque mois, des bourses d'échanges de services permettent aux patients de se rencontrer, de nouer des liens et de s'échanger des coups de main. Un travail d'information est également mené auprès des patients et en dehors des murs sur les conséquences sanitaires des différents « plans d'aide à la Grèce ».

Le fonctionnement de la clinique est en lui-même une utopie en actes. Les décisions non médicales sont prises lors d'assemblées qui permettent à chacun « de savoir ce que font les autres et de comprendre l'ensemble du processus », note Martha. Le mode d'organisation est basé sur l'égalité de chaque participant-e, et cela Vassilia l'a



© Emmanuel Daniel/Reporterre

pel et des caisses entières sont arrivées. Des miracles comme ça il y en a tous les jours », poursuit Vassilia. Ainsi, quand les enfants sous-alimentés ont commencé à affluer à la clinique, ils ont ajouté le lait en poudre dans la liste des besoins urgents affichée sur leur site internet. Depuis, « il en arrive suffisamment chaque semaine pour remplir une grande armoire », se félicite Martha. Elle raconte, émue et dépitée, l'histoire de cette femme reçue en urgence parce qu'elle ne pouvait pas payer son accouchement à l'hôpital et qui a donné naissance à une petite fille dans la clinique.

UNE HUMBLE GÉNÉROSITÉ

En plus de batailler pour la survie de leurs compatriotes, ces volontaires reçoivent sans discrimination quelques-uns des milliers de migrants qui arrivent chaque semaine sur les plages du pays. Généreux dans leurs souffrances, ils envoient également des médicaments et

*Le
fonctionnement
de la clinique
est en lui-même
une utopie en
actes.*

Pour faire face à ses besoins financiers, la clinique organise deux fois par an un bazar, car elle n'accepte que les donations en nature. « On ne veut pas manipuler de l'argent, on n'est pas une entreprise, on n'est pas des comptables », explique Martha. Malgré cette quasi absence de moyens financiers, ils sont parfois mieux lotis que les hôpitaux publics grecs. « Voici ce dont nous sommes le plus fiers », me dit Vassilia en m'entraînant vers une porte dont l'accès est réservé aux béné-

bien intégré. « S'il n'y avait pas les médecins, rien ne serait possible. Mais que feraient les médecins sans les pharmaciennes et les secrétaires, les femmes de ménage et nous qui rangeons les médicaments. Tout le monde est nécessaire. Chacun aide à son échelle, sans fanfare. » Mes deux interlocutrices qui n'ont rien de militantes libertaires sont ravies de cette expérience de démocratie directe : « On rêvait sans le savoir de ce mode d'organisation horizontale », dit Martha. « Même si on n'est pas toujours d'accord en assemblée, chacun essaie de faire de ce lieu un meilleur endroit », abonde Martha.

Mais bien que leur engagement à la clinique leur apporte beaucoup de joie, elles commencent à perdre patience. Elles souhaiteraient que le service public de santé puisse offrir à tous les soins nécessaires. « On pensait que ça allait durer deux ans, le temps que la situation s'améliore... Mais on est en train de devenir la béquille d'un État défaillant et on ne veut pas jouer ce rôle. » Sauf que pour l'instant, la crise sanitaire s'aggrave et, malgré les déclarations d'intention du ministre de la Santé promettant des changements, les non-assurés sont toujours exclus du système public de santé. La clinique

solidaire se retrouve à alimenter les hôpitaux publics d'Athènes en médicaments, seringues et matériel de stérilisation. Le monde à l'envers. Des partenariats ont été créés avec les hôpitaux publics dont certains médecins acceptent de rester le soir pour recevoir bénévolement les patients envoyés par le dispensaire qui ne dispose pas de certains équipements. Les deux femmes ne se réjouissent pas d'avoir réussi à mettre sur pieds une clinique autogérée mieux organisée et achalandée que les établissements publics. « On voudrait devenir inutiles et disparaître. Tout le monde devrait avoir accès aux soins gratuitement. En politique, rien n'est éternel, la situation va se retourner », dit Vassilia sans vraiment y croire. En attendant un improbable retour à la normale, les structures et les liens de solidarité qui se sont créés dans la douleur en Grèce semblent être les seuls à pouvoir empêcher le pays de sombrer dans le chaos.

LIRE AUSSI : **Les Grecs vivent la décroissance de la joie et de l'espoir**
SOURCE : **Emmanuel Daniel pour Reporterre** - PHOTOS : © **Emmanuel Daniel/Reporterre** - ADRESSE DE CET

ARTICLE: <http://reporterre.net/En-Grece-la-clinique-solidaire-soigne-les-blesses-de-la-guerre-economique>

Article publié avec l'aimable autorisation du site WWW.BONNES-NOUVELLES.BE et WWW.REPORTERRE.NET

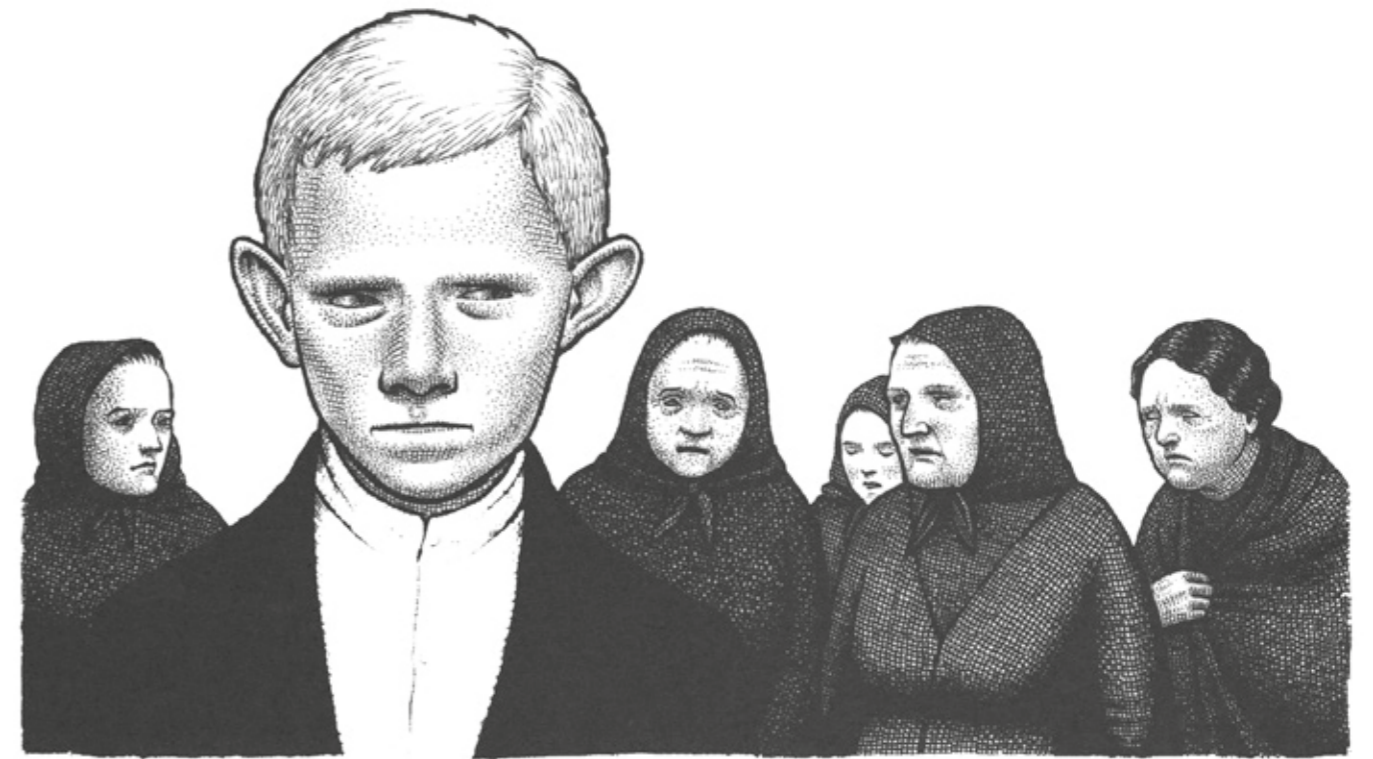
QUAND ON LUTTE, ON N'EST PAS SÛR DE GAGNER, MAIS SI ON NE LUTTE PAS, ON EST SÛR DE PERDRE. C'est la devise du site www.bonnes-nouvelles.be. Vous ne connaissez pas ? Eh bien disons qu'il s'agit d'une sorte de percée lumineuse dans la grisaille déprimante qui s'accroche à forces d'actualité mortelle et défaitiste. Sur ce site, pas question de se voiler la face : le monde va mal, certes, mais les alternatives existent et certaines victoires, même petites valent la peine qu'on les souligne. Allez-y faire un tour et vous verrez comme nous que TINA¹ n'est qu'une vaste supercherie !

¹ Célèbre expression attribuée à Margaret Thatcher « TINA » (There Is No Alternative) lorsqu'elle était Première ministre du Royaume-Uni. Slogan qui signifie que le capitalisme, les lois du marché et la mondialisation sont nécessaires et bénéfiques et qu'aucun régime ne pourrait s'en passer.

Bande-dessinée

FATHERLAND

Nina Bunjevac – Éditions Ici même, pour la traduction en français – Sortie 2014 – 24 €
Antigone Aristidou



Nina Bunjevac est une artiste canadienne, d'origine serbe, qui affectionne plusieurs disciplines. Peinture, sculpture et installation, illustration, graphisme... Ces dernières années, c'est la bande dessinée qui est devenue son moyen d'expression privilégié. Elle a à son actif quelques récompenses et a développé un réseau de collaborations et d'amitiés avec des scènes artistiques à travers le monde, liées surtout aux arts graphiques. Notamment avec le milieu de la bande dessinée balkanique vers lequel son histoire personnelle l'a menée. Une histoire personnelle emboîtée dans l'Histoire moderne et qu'elle a choisi de développer dans son roman graphique Fatherland. Biographie familiale et BD-reportage, ce livre nous plonge dans un passé très proche de nous, dans le temps et dans l'espace, et résonne directement avec l'actualité brûlante.

CAR LE PÈRE DE NINA ÉTAIT UN TERRORISTE.

Affilié à la cellule terroriste anticommuniste « Liberté pour la patrie serbe », organisation secrète d'extrême droite active dans les milieux de la diaspora serbe au Canada et aux États-Unis depuis le milieu des années 60 jusqu'au milieu des années 70, il combattait avec acharnement le régime de Tito en Yougoslavie, fabriquait des bombes, faisait exploser ses cibles ! Peter Bunjevac, ce père que Nina n'a pas connu est mort lors de l'explosion, peut-être accidentelle, d'une de ses bombes artisanales. Nina a passé sa vie d'adulte à essayer de comprendre l'histoire de son père. Ce livre met en lumière sa quête.

COMMENT UN ENFANT COMME PETER BUNJEVAC DEVIENT-IL TERRORISTE ?

Par des allers-retours dans le temps, le récit nous plonge dans une enquête historique et familiale passionnante et bien documentée. Pour comprendre la trajectoire du père, il faut connaître celle de sa famille à lui, celle de la famille de son épouse, la mère de Nina, ainsi que de la génération d'avant. Et toutes ses histoires sont bien évidemment inextricablement liées à l'histoire politique, particulièrement complexe, de la Yougoslavie. Faite de jeux politiques, de guerres, de violences, de migrations. L'individu est aussi (voire surtout) le produit de son environnement, voilà un des propos forts de ce livre. Dans un noir et blanc superbement hachuré, une ambiance sobre, voire austère, gardant le lecteur à une certaine distance critique, l'auteur réussit à nous emmener dans cette histoire sans parti pris, sans laisser transparaître ses propres opinions. Elle laisse ainsi la possibilité à chacun de se faire son opinion, de saisir la manière dont tous les destins interagissent.



MAINTENANT, SOLIDARIS VOUS REMBOURSE TOTALEMENT

TOUTES les visites chez votre **médecin traitant** et votre **gynécologue**

Plus d'infos dans votre agence ou sur www.solidaris.be

Livre

UNE CONSTELLATION DE PHÉNOMÈNES VITAUX

Anthony Marra — Éd. JC Lattes



2004, en Tchétchénie. Havaa, une fillette de 8 ans quitte sa maison dévastée. C'est Akhmed, un ami de la famille qui l'emmène à l'abri. Le village a été dévasté. Le père d'Havaa a été emmené. Nul ne sait exactement ce qu'il est advenu de lui, même si tout le monde s'en doute. Sa mère est morte. Havaa est seule.

Au bout du chemin, Sonja. Elle est médecin et porte à bout de bras l'Hôpital n° 6. Il n'y a plus qu'elle pour soigner les blessés, soulager les mourants et mettre au monde les malheureux qui naissent dans cet enfer. Elle et la vieille Deshi, l'infirmière. À elles deux, c'est une tâche titanesque qu'elles abattent. Plus qu'un travail, c'est leur existence entière qu'elles engagent. Sonja est forte, compétente, elle carbure aux amphètes. Pour tenir. Elle est chirurgienne.

Sonja avait une sœur, mais elle a disparu. C'est le drame de sa vie. Pire, même, que ce conflit qui n'en finit pas et qui a fait d'elle un robot, une âme solitaire et tranchante comme du cristal. S'occuper d'une gamine ne faisait pas précisément partie de ses plans...

Ce roman dur et lumineux à la fois montre des hommes, mais surtout des femmes aux prises avec l'Histoire en marche et avec leur histoire, la singulière, qui s'entrecroise avec la Grande. Ce roman montre la force dont font preuve les individus — souvent malgré eux — en temps de guerre. Dans ces constellations de phénomènes vitaux, dans ces destinées qui s'entrecroisent, même les lâches ont leurs raisons. Rien n'est tout blanc, rien n'est tout noir. Comme dans la vraie vie.

AGITATIONS !

2016

Une Journée de réflexion pour échanger sur les questions d'égalité entre les hommes et les femmes.

AGITATIONS ! C'est une fenêtre grande ouverte sur

tous les féminismes, sur la militance d'ici et d'ailleurs et sur l'action citoyenne qui existe en dehors de nos zones de confort, de la sphère politique traditionnelle. Les deux journées

AGITATIONS 2016 auront lieu les 15 octobre à MONS et 22 octobre à LA LOUVIERE
Programme en cours d'élaboration. Plus d'infos sur www.agitations.be

Régionale de NAMUR



L'IMAGE DES FEMMES entre mythe et réalité

Ce 19 mars, nous avons lancé notre première Commission Femmes Plurielles avec un voyage en utopie sur le thème de l'image des femmes. Nous avons choisi le Musée de la photo de Mont-Sur-Marchiennes pour nourrir nos réflexions.

Une quarantaine de militantes venues des quatre coins de la Province de Namur a répondu présente à cette invitation. La Commission Femmes Plurielles est un espace de réflexion, d'échanges pour construire ensemble les FPS de demain. Notre volonté : définir nos priorités futures pour bâtir un avenir toujours plus égalitaire pour les femmes et les hommes. Nous avons choisi le thème de l'image des femmes, comme point de départ de cet ambitieux projet. Remettre en question l'image, d'hier, d'aujourd'hui et de demain, c'est questionner le rôle assigné aux femmes dans notre société. Ce 19 mars, nous nous sommes emparées de l'image de la Femme pour créer notre utopie! Conscientes de l'impact de toute forme de dogme sur l'image des femmes et du rôle qui leur ont été assigné au fil du temps, nous avons décidé que pour

nous, les FPS de la province de Namur, les hommes et les femmes doivent être égaux et plus aucune discrimination ne doit être acceptée. L'égalité doit être réelle. La femme doit avoir plus de pouvoir, plus de reconnaissance. Et surtout, les femmes doivent être libres. Le thème de la laïcité s'est révélé comme une évidence !

Nous avons posé divers constats, pistes de travail pour notre prochaine Commission Femmes Plurielles qui se déroulera en octobre 2016 :

- Des diktats religieux du passé, quel héritage gardons-nous sur nos épaules à l'heure actuelle ?
- Nos droits sont-ils menacés face aux différents courants conservateurs religieux ?
- Quel avenir pour le progrès social ?
- Comment abolir toutes formes de violences faites aux femmes ?

Par ailleurs, nous poursuivons notre travail autour de l'image des femmes par un projet photo. Nous proposons aux militantes de s'emparer de l'image des femmes. En effet, si l'Histoire donne à voir, au travers de l'image, ce que la société attend des femmes, ne pouvons-nous pas nous réapproprier cette image afin de montrer à la société ce que sont les femmes et ce qu'elles veulent être, non ce qu'elles doivent être ? C'est le défi que nous nous sommes lancés! Nous avons proposé aux participantes de partir à la rencontre des femmes d'ici, d'ailleurs, sportives ou non, mères ou pas, engagées, élues et actives dans leur commune... Des femmes qui les touchent, les impressionnent. Un travail de réflexion, de création et d'écriture sera réalisé au départ de leurs photos. Le groupe « 100% filles » de la Maison des jeunes « Jeunesse et Culture » de Saint-Servais apporteront son regard et son expertise dans notre projet. Leur exposition « Beau T » complètera la nôtre et apportera une dimension non négligeable dans la construction de l'égalité : le partage entre les générations !

Alice, MAIS LES PAILLETTES EN PLUS !

Les enfants l'appellent « Madame On the Roof »

Depuis 2015, tout s'est enchaîné très vite pour Alice Dutoit, alias Alice on the Roof, l'artiste belge incontournable du moment !

Elle sort son tout premier album, rafle tous les D6bels award au nez et à la barbe d'artistes confirmés et commence, dans la foulée, une tournée marathon qui la mènera dans tous les grands festivals de l'été !

Fortement sollicitée, la jeune montoise nous a consacré un peu de son temps pour nous parler de ses motivations et de ses rêves. Bienvenue dans le monde merveilleux d'Alice. Une fille simple et sympa qui a la tête dans les étoiles... mais les pieds bien sur terre.

Votre tournée passera fin août aux Solidarités. Ce sera votre deuxième participation à ce Festival un peu particulier puisqu'il revendique une dimension culturelle avec ses débats, son village associatif et ses animations pour enfants. Cela représente une différence pour vous en tant qu'artiste ?

Je fais des études d'institutrice et par déformation professionnelle je me pose souvent la question : « Chanter, cela sert à quoi ? ». Ce sont juste des chansons... Même si cela me reconforte de voir le public se déplacer et prendre du plaisir aux concerts. Dans le cas des Solidarités, il y a une dimension supplémentaire. Je sens que je suis là pour une autre raison et c'est très plaisant. En tant qu'artiste, je n'ai pas vraiment senti de différence particulière car c'est un public très familial, hyper réceptif et très chouette. C'est mon public en fait. Je garde un très bon souvenir de l'édition 2015 ! Cette année, je serai sur l'autre scène, ce sera une expérience différente, il y a une évolution. C'est vraiment une très belle organisation surtout pour les parents accompagnés de leurs enfants. Et je trouve les décors très beaux !

Le Réseau Solidaris aux Solidarités 2016

Le secteur associatif de la Mutualité Solidaris occupera, comme l'année passée, un chapiteau de 500m2 au festival des Solidarités sur le site de la citadelle de Namur et vous proposera des activités communes sur les deux jours :

SAMEDI 27/08

14h00 – 15h00 : initiation à la danse africaine
16h30 – 17h00 : blind test
19h30 – 20h00 : blind test
21h30 – 23h00 : concert undercover

LE STAND DES FPS CONTRE LES STÉRÉOTYPES

Tout au long du week-end, nous vous invitons à notre atelier mécanique, histoire de tordre le cou aux préjugés disant que les femmes ne sont pas capables de s'occuper de mécanique ! Au menu de cette activité : apprendre à changer une roue, contrôler le niveau d'huile, remplacer un phare, etc.

DIMANCHE 28/08

13h30 – 14h30 : initiation à la danse africaine
16h00 – 16h30 : blind test
18h30 – 19h00 : blind test
20h30 – 22h00 : concert broadway (rock & pop cover band)

www.lesolidarites.be



Le fait d'être en représentation c'est un peu contre nature pour moi

Vous avez commencé à chanter très jeune dans des chorales. Comment êtes-vous passée à un style électro-pop ? Quelles sont vos références et vos influences musicales ?

J'ai commencé à 5 ans. Et pendant ces 15 ans de chorales, j'ai appris à chanter, à mélanger plusieurs voix, à faire des harmoniques et à développer mon oreille. C'était une base très importante. Mais parallèlement, j'écoutais aussi beaucoup de morceaux étrangers à l'univers « chorale ». Vers 15 ans j'ai développé une passion pour la musique des groupes scandinaves. Je m'en suis donc naturellement inspirée. Mes chansons ont quelque chose de « belge » bien sûr, je ne prétends pas être à leur niveau. Mais j'avais envie d'une musique aérienne, de sons planants tout en gardant une trame classique (influence de mes années de chorales ?) : un refrain, un couplet, une vraie mélodie que le public peut chanter avec moi, ...

Et dans 10 ans... Comment se voit Alice ?

J'adore vraiment ce que je fais donc l'idéal serait que cela continue ! Dans les arts du spectacle il y a plein de facettes différentes qui me plaisent (la création, l'écriture des textes, les sons et lumières, ... la communication). Donc beaucoup de reconversions possibles ! Mais là je n'y pense pas ... j'aimerais vraiment sortir un second album et continuer ma route ...

LES SOLIDARITÉS
CITADELLE DE NAMUR
27 & 28 AOÛT 2016
WWW.LESSOLIDARITES.BE
LOUISE ATTAQUE
SOUCHON & VOULZY • ALICE ON THE ROOF
NAAMAN • ABD AL MALIK • GIEDRÉ • ALPHA WANN
BALOJI • GEORGIO • MUSTII
ET PLUS TRÈS BIENTÔT
PASS 2J 33€ GRATUIT - de 12 ANS

Baloji

Veste en cuir, chapeau noir et comme une timidité farouche derrière les yeux. Samedi après-midi, nous nous installons dans la grande bibliothèque du Cercle des Voyageurs pour une balade dans l'univers d'un artiste que d'aucuns qualifieraient un peu trop vite « d'atypique » : Baloji. L'auteur-compositeur, poète, réalisateur et beatmaker a sorti en octobre son dernier album « 64 bits and Malachite ». L'auteur du retentissant album « Kinshasa Succursale » reste fidèle à une seule règle : être inclassable. Et c'est peu dire : de l'électro rythmé à des sonorités roots made in Congo, en passant par des mots forts... et pêchus mâtinés d'une certaine douceur poétique. Rencontre avec un homme qui assume ses influences et ses contradictions, qui connaît ses limites et les dépasse à chaque album, notamment grâce à de jolies collaborations. Rencontre avec Baloji, Monsieur Baloji.

Qui est Baloji ?

Je suis apprenti réalisateur, scénariste, je m'intéresse à beaucoup de choses. Je viens du hip-hop, d'un groupe qui s'appelait Starflam. J'ai sorti mon 1^{er} album en 2008 « *Hotel Impala* » puis dans la foulée un 2^e album qui s'appelle « *Kinshasa Succursale* ».

Des albums très différents quoi que...

« *Hotel Impala* » est davantage une lettre à ma mère. Plus centré sur ce que j'écoutais à l'époque: du rap et du R'n'B. « *Kinshasa Succursale* » est un album tourné vers le Congo, du moins dans les sonorités, la recherche de son, les collaborations.

Comment s'est opéré ce glissement du Hip-Hop de « Starflam » aux sonorités congolaises de « Kinshasa Succursale » ?

Je n'écoutais pas la musique congolaise. Pour moi, c'était la musique de mes parents, un truc d'anciens.. C'est venu en enregistrant un sample de Manu Dibango pour une chanson qui s'appelle « *Tout ceci ne nous rendra pas le Congo* », un morceau qui est inspiré de l'aide du pays que mes parents recevaient, des gens qui racontaient le génocide kasaïen, les guerres ethniques, les conflits qui jonchent l'histoire du Congo, malheureusement de manière séculaire. Comme une horrible

tradition... Du coup, cela a suscité une réflexion plus approfondie, une envie d'aller creuser ces musiques. J'ai commencé avec Manu Dibango, son travail avec Kabasele, puis Grand Kallé. Et je suis arrivé avec le morceau « *Indépendance chacha* » que j'ai enregistré à Bruxelles, dans des circonstances un peu douteuses...

C'est-à-dire ?

Ben oui, vois-tu, c'est un peu comme si tu amenais des musiciens, des cuisiniers congolais, de la bière congolaise pour les politiciens qui viennent négocier l'indépendance et qu'ils ne soient pas trop dépaysés dans le Grand Nord. C'est en soi un signe un peu douteux. Et puis, même les paroles de la chanson sont un peu étranges. C'est un peu comme si des musiciens belges décidaient de faire une chanson dans laquelle ils parleraient à la fois de la NVA, des socialistes, du Vlaams Belang, etc, en mettant tout le monde dans le même sac. C'est dans la veine des premières chansons congolaises « *à dédicace* », comme il peut y en avoir pas mal et je trouvais intéressant de la reprendre parce que

cela raconte beaucoup de choses sur ce qu'est le Congo aujourd'hui. Puis, je me suis intéressé à Tabu Ley Rochereau. Je trouve que sa musique est très intéressante. C'était de la musique plutôt élitiste à l'époque, malgré tout, quand on le compare à un Franco qui, lui était plus populaire on va dire. Tabu Ley était plus

aérien, plus Nat King Cole, et il résonnait beaucoup plus avec ce que je pouvais écouter du temps de Starflam. Sa musique m'a

définitivement fait rentrer dans les richesses du répertoire congolais.

C'est dingue... en tant que Congolais de la diaspora, cela me semblait beaucoup plus intéressant de mettre en avant cet héritage-là que celui d'un Curtis Mayfield ou d'un Marvin Gaye. Donc voilà.

Est-ce en soi une démarche laborieuse ?

Non, vraiment pas. C'est un truc que je fais avec plaisir. Tu vois, je prends vraiment plaisir à explorer tout ça. Ces chanteurs-là, des Tabu Ley, des Abeti Masikini n'ont rien à envier aux grandes voix Soul. Quand tu regardes Abeti dans « *Soul Power* », elle explose tout.

On retrouve un paquet de gens différents sur tes albums. Tu ne travailles jamais avec les mêmes. Est-ce un besoin de faire autant de collaborations à chaque fois ?

Ça se rapproche plus de la dictature que de la collaboration (rires). Oui et non.

C'est vrai que je fais pas mal de collaborations sur les chansons, les chorégraphies, etc.

L'idée, c'est de s'entourer

des gens qui peuvent m'aider à me rapprocher du point que je veux atteindre d'un point de vue créatif. Ce sont des gens qui ont des compétences, là où moi j'ai mes limites. C'est certainement les effluves de Starflam, la conséquence d'être issu d'une famille très nombreuse. Je n'aime pas être seul, en tout cas pas sur mes disques.

Tu écris tes propres textes ?

Oui, j'écris tous mes textes et ceux de mes guests même lorsqu'ils sont en lingala. C'est pour cela que je parlais de dictature (rires).

Tu te définis comme un Congolais de la diaspora. As-tu le sentiment de créer, d'écrire autrement à partir du moment où tu écris ton pays ?

Je n'ai pas nécessairement le sentiment d'écrire exclusivement sur le Congo. C'est juste que cela fait partie d'un ensemble. Il y a le spectre européen, anglo-saxon. D'ailleurs, le titre de mon dernier album « *64 bits and Malachite* » s'inscrit dans cette démarche : le refus de choisir. J'aime passer de l'un à l'autre. Prenons un titre comme « *Unité et Litres* » qui pourrait passer pour une chanson congolaise si on l'analyse sous ce spectre-là, du moins le spectre kinoïse. Il est certain que quand on est kinoïse, c'est impossible de se passer de l'omnipotence des brasseries. Le rôle qu'elles jouent, le poids qu'elles ont est extrêmement important. Ces entreprises ont plus d'argent que certains ministères ! C'est une réalité. Mais en même temps, ce n'est pas très éloigné d'une réalité belge ou européenne. Une salle comme Bercy (Paris) s'appelle désormais « *AccordHotel Arena* ».

Chaque festival, chaque salle de concert, chaque communication est connoté, lié à une marque. C'est une réalité. Alors, le spectre congolais me permet de le décrire de façon plus claire, mais nous n'en avons pas le monopole.

En sortant ton précédent album. « Kinshasa Succursale », tu as perdu ta maison de disque qui disait ne pas comprendre dans quel style musical tu t'inscrivais. Ni musique du monde, ni hip-hop. Qu'en est-il aujourd'hui avec « 64 bites and Malachite » ?

Ça n'a pas beaucoup changé (rires) C'est pareil. J'ai rencontré il y a quelques jours des gens d'un label londonien et ils me disaient :

“faut qu'on puisse t'identifier en un mot. Si on ne peut pas le faire, c'est que ton propos n'est pas clair”. Ils ont sûrement raison, mais...

Je réalise, je fais le stylisme des clips. Il y a plein de choses sur le projet: la chorégraphie, les danses... En fait, je fais tout ça, pas parce que j'ai envie d'être omnipotent, c'est juste que par nécessité, t'es bien obligé de faire les choses par toi-même. J'ai appris ça de Starflam : à l'époque, je mettais des stickers dans la rue et puis je montais sur scène. Ça ne m'a jamais posé de problème. Aujourd'hui, je porte les décors puis je monte sur scène, cela ne me dérange pas non plus. Je sais que c'est un peu l'antithèse d'une culture un peu diva à la Beyoncé ou la Stromae, mais ça ne me dérange pas. Moi, j'ai grandi là-dedans. Mon style est certainement difficile pour certains, parce qu'il faut peut-être glisser mon travail dans des cases.

... pour beaucoup de gens en Europe,
l'Afrique c'est un immense pays,
une immense contrée obscure et lointaine.
Ils ne peuvent pas distinguer un
Rwandais d'un Congolais...

Dans une de tes interviews, tu parles de “musique posture”...

Ouais. À mon avis, on est tous dans une posture. Je parle de “Beyoncé” alors que j'aime beaucoup, beaucoup beaucoup cette artiste. C'est juste son côté un peu diva, mais à ce compte-là, ce n'est pas la seule. On a tous une posture dans plein de styles différents : jouer les artistes maudits, jouer les fous... il y a tellement de personnages. Malgré tout, j'ai l'impression que les gens aiment ça.

Tu préfères dire de toi que tu es un artiste concerné plutôt qu'engagé. Quel est le propos de Baloji alors ?

Si t'es concerné, tu ne peux pas être imperméable à ce qui se passe autour de toi. C'est un peu comme si dans les prochains mois, pas un seul artiste ne parle du 22 mars. Là, il y aurait une supercherie. Ben voilà, je pense qu'inconsciemment, on est obligé d'en parler. Être concerné c'est cela.

Tu le sais, en tant que Congolais, impossible de ne pas parler politique, peu importe

avec qui tu traînes, au bout de quelques instants, t'es obligé de parler politique. Tout te ramène à la politique. C'est quelque chose qui m'a pris du temps à comprendre. À l'époque avec Starflam, on tournait avec un groupe qui s'appelait “Assassin”. Ils étaient éminemment engagés et moi je ne me sentais pas proche d'eux. Ils étaient écolos, moi je jetais mes crasses par terre, j'allais au Mc Do., etc ; c'est pour cet ensemble de raison que je ne me définis pas comme un artiste “engagé”, parce que cela suppose une rigueur de vie dont je ne me sens pas capable. Et ces gens-là, ils le faisaient avec... waouh... ils ne jouaient pas dans une salle avec le logo de Coca-Cola, par exemple. Tu vois, moi, je suis loin de tout à ça. J'ai moi-même travaillé avec Coca-Cola donc je suis l'antithèse de tous ces trucs. Mais en même temps, je suis conscient de l'époque dans laquelle on vit.

tu le sais, pour beaucoup de gens en Europe, l'Afrique c'est un immense pays, une immense contrée obscure et lointaine. Ils ne peuvent pas distinguer un Rwandais d'un Congolais, un Kinois d'un mec Lubumbashi. Et donc, effectivement un projet comme celui que je porte, c'est lourd. Ça ramène à l'indépendance, à des tas de choses. Et comme l'histoire, elle n'est pas réglée... Je pense que ce serait la même chose si j'étais sénégalais ou malien et que je parlais de l'histoire des colonisations de la France. C'est compliqué quoi ! Ça reste toujours un truc très difficile. Donc il y a cette espèce d'inconscient qui résiste.

Ton nouvel album “64 bites and Malachite”, un titre assez énigmatique, voire obscur...

Ouais, c'est obscur, mais je suis assez obscur comme mec... (rires) 64 bits c'est la référence actuelle pour les processeurs qu'on utilise pour nos machines, nos musiques assistées par ordinateur. C'est un peu la musique comme je l'ai toujours faite, que ce soit dans Starflam et aujourd'hui avec mon ordi. 40 % de cet ordinateur vient du sol congolais. Et alors, je le mets en opposition avec la seule pierre précieuse du sol congolais qui n'a aucune valeur, qui est un résidu de cuivre : la malachite. Et je trouvais qu'il y avait une balance intéressante à faire entre les deux.

Dirais-tu que c'est un album qui se démarque des autres d'un point de vue musical ?

Oui et non. Il s'inscrit à la suite, dans la lignée des autres. Tu sais, c'est comme faire de la peinture, il faut maîtriser le pointillisme. C'était important de faire Kinshasa Succursale en prise directe avec les papas, les vieux de Zaïko, de Wendo, etc. De faire un truc vraiment de tradition. Je trouve que dans la musique c'est important de faire ses classes. On est des étudiants quoi ! C'est important de ne pas oublier ça. Pour pouvoir faire un truc qui me ressemble plus aujourd'hui, encore plus, il a fallu faire ça : prendre le temps. Bon, ça a pris 4 ans, mais il est là.

Interview réalisée par Joëlle Sambi Nzeba, responsable communication FPS

¹ Abtei Masikini est une chanteuse congolaise (1954-1994), Soul Power de Jeffrey Levy-Hinte est un documentaire sur l'automne 1974 à Kinshasa (Ex- Zaïre). En prélude au choc opposant Mohamed Ali à George Foreman, les plus grands noms de la soul et du r&b américain se sont retrouvés aux côtés des stars de la musique africaine sur une scène gigantesque montée à Kinshasa, au Zaïre, pour trois soirs de concerts enflammés.

L'AGENDA DES ACTIVITÉS PRÈS DE CHEZ VOUS

JE MANGE TROP, JE MANGE MAL ?

WALCOURT, LE 8 JUILLET DE 9H À 16H

Comment sortir du cercle infernal des régimes, apprendre à décoder ses besoins et écouter son corps. Nous vous proposons un atelier d'une journée animé par Mireille Baume, sophrologue.

Solidaris Place des Combattants,
9 à Walcourt

Prix : 20€ syllabus compris

Infos et inscriptions :

fps.provincenamur@solidaris.be - 081/ 777 182

ATELIERS SINGULIERS POUR FEMMES PLURIELLES

NAMUR, LE 9 JUILLET DE 9H30 À 13H

« Les 5 sens : nos alliés pour une vie plus intense » Renouons la confiance avec nos sensations corporelles et retrouvons notre enfant intérieur, intuitif et créatif ! Animatrices Marie-Françoise Ghenne et Laurence Bastin Humanescence – Salle Griotte, rue Godefroid 20 à Namur Prix : 50 / séance Infos et inscriptions : fps.provincenamur@solidaris.be 081/ 777 182

PROGRAMME D'ÉTÉ

LIÈGE, DU 11 JUILLET AU 25 AOÛT Stages pour adultes, public mixte.

* Les 11 et 12/07 : atelier carton et papier recyclés École du centre – rue E. Vandervelde, 19 à vottem

* Les 27 et 28/07 : mes 1ères confitures École FPS, rue de l'église, 10 à Hannut

* Les 9, 10 et 11/08 : initiation à la photographie MDF, rue magis, 16 à Liège (longdoz)

* Le 25/08 : crochet tunisien Av. jardin école, 110 à Dison
Infos et réservations : jocelyne.dejardin@solidaris.be – 04/220.56.78

UN ÉTÉ PAS COMME LES AUTRES

CHARLEROI ET RÉGION DU CENTRE & SOIGNIES, DU 4 JUILLET AU 18 AOÛT

Les FPS du Centre et de Soignies et le Mouvement des FPS de Charleroi en collaboration avec le Réseau Associatif de Solidaris vous ont concocté un programme d'activités créatives et de bien-être pour passer un été... pas comme les autres. Un choix varié : danse, balades, cuisine, relooking, bricolage, Feng Shui, écriture... Pour recevoir notre brochures, nos infos et pour vos réservations :

* FPS Centre et Soignies 071/507 820

* FPS Charleroi : 071/507 819

ÇA FAIT 10 ANS QUE L'ON SÈME !

MOUSCRON, LE SAMEDI 20/08 ET

LE DIMANCHE 21/08 DE 10 À 18H

Les jardiniers vous invitent : Expos, ateliers, animations pour enfants, table d'échange de graines et plantes, Marché fermier et artisanal, bar et petite restauration... Parc des Loisirs, 10, rue du Val à 7700 Mouscron.
Renseignements : daphné.meersman@solidaris.be

ATELIERS « FEMMES EN CRÉATIVITÉ »

MONS, UN JEUDI ET UN VENDREDI SUR DEUX DE 13H30 À 15H30

Un atelier convivial pour découvrir et apprendre des techniques pour la réalisation d'objets artisanaux et participer à des activités extérieures, discuter et réfléchir sur des réalités de notre société.
Infos & inscription: 068/84 82 51 ou 58 ou 55 ou 59 - fps.315@solidaris.be

